N° 1—3 I—II JANVIER—MARS 1939

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1939

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki, directeur de la Chancellerie de l'Académie

Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

Nº 1—3 Janvier—Mars 1939

SÉANCES

I. Classe de philologie

22 janvier. PIEKARSKI K.: Études bibliographiques.

KLINGER W.: Les légendes grecques sur les brahmanes de l'Inde et leurs transformations ultérieures.

13 février. MAŁECKI M. et NITSCH K.: Plan de l'atlas général linguistique du polonais.

MARKIEWICZ M.: Le groupe de Médan comme expression du naturalisme français.

MIKULSKI T.: Adam Czahrowski de Czahrów. Portrait littéraire.

27 février. SZYJKOWSKI M.: La première réception de Mickiewicz dans la littérature tchèque (problème de la ballade).

27 mars. WITKOWSKI St.: La topographie de Carthago Nova et Polybe.

STERNBACH L.: La sémantique de σπερμόλογος chez Démosthène (XVIII 137) et dans les Actes des Apôtres (17, 18).

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art en Pologne

19 janvier. CHRZĄSZCZEWSKA J.: L'orfèvrerie gothique d'église en Grande-Pologne et les ateliers d'orfèvres en Posnanie.

16 février. ŻARNECKI J.: Une statue inconnue de Casimir le Grand.

— Études sur la sculpture gothique du bois aux XIV-e—XVI-e siècles en Petite-Pologne du nord.

BUCZKOWSKI K.: Découverte de verreries de Łuck.

16 mars. LANCKOROŃSKA K.: La Descente de la Croix de Michel-Ange.

KRUSZYŃSKI T.: Les broderies arméniennes en Hongrie au XVII[e] s.

16 mars. Kruszyński T.: Détails d'orfèvrerie sur les broderies de Danzig.

23 mars. Pilecki J.: Le griffon et le sphinx dans l'aire égéenne, leur signification et leur genèse.

Commission linguistique

25 janvier. Milewski T.: Sur la monophtongaison des diphtongues dans les langues indo-européennes.

13 mars. Urbańczyk St.: Les propositions subordonnées en polonais, commençant par le mot »co« en polonais.

Sławski Fr.: La place de l'enclytique fléchie en bulgare.

II. Classe d'histoire et de philosophie

16 janvier. Münch H.: La formation de la topographie des villes de Grande-Pologne, établies sur le droit allemand au XIII-e et au XIV-e s.

20 février. Pachoński J.: Le Royaume des Deux-Siciles et la Révolution française (1789—98).

27 mars. Sinko T.: Analyse de la Préface de Długosz à l'Histoire de Pologne.

Comission de préhistoire

25 janvier. Jakimowicz R.: Compte-rendu des fouilles de l'enceinte fortifiée de Lubomia.

— Le depôt d'argent du XI-e siècle de Żłochowice.

Śmiszko J.: Compte-rendu provisoire des fouilles de l'établissement néolithique de Horodnica, arondt de Horodenka.

Jura A.: Le paléolithique de Cracovie et des environs. Gisements et industries.

26 mars. Kostrzewski J.: Sur les relations entre la culture de Przeworsk à l'époque romaine tardive et la culture de l'ancienne Pologne à l'époque protohistorique.

Reyman T.: Compte-rendu des fouilles opérées jusqu'ici dans le cimetière de l'époque romaine à Opatów, arrondt de Częstochowa.

Nosek S.: Compte-rendu provisoire des fouilles opérées jusqu'ici dans le cimetière de la culture lusacienne à Opatów, arrondt de Częstochowa.

Résumés

1. CHRZĄSZCZEWSKA J.: **Gotyckie złotnictwo kościelne w Wielkopolsce i poznańskie warsztaty złotnicze.** ***(L'orfèvrerie gothique religieuse de la Grande Pologne et les ateliers d'orfèvres de Poznań).*** Séance du 19 janvier 1939

L'étude comprend les résultats des recherches entreprises au cours des dernières années (principalement en 1933/4 et 1936/7) sur le territoire de deux diocèses: ceux de Poznań et de Gniezno, correspondant au territoire de la Woiewodie de Poznań (avant qu'on ait modifié les limites de celle-ci en 1938). Parmi les 142 objets étudiés, la première place est due au groupe des objets de la basse époque gothique datant de la seconde moitié du XV s. et du premier tiers du XVI s. A ce qui concerne le nombre des objets dans les groupes particuliers, 8 pièces seulement représentent la haute époque gothique, 98 la basse époque et 36 sont d'un style de transition retardé gothique et renaissance et datent du XVI s. après 1534/5 et de la première moitié du XVII s. On essaya en vain de définir l'origine des objets de la haute époque d'après leur emplacement, cet emplacement n'étant dû qu'au hasard. Quant à la répartition des objets de la basse époque, elle ne permet pas de déduire qu'il y est eu, en dehors de Poznań, des centres artistiques en province. On ne trouve des objets d'orfèvrerie gothique en plus grand nombre que dans les trésors des cathédrales de Gniezno et de Poznań et dans celui de l'ancien couvent de Trzemeszno; par contre on n'en rencontre aucun dans d'autres églises appartenant jadis aux ordres religieux ou dans celles qui se trouvent dans leur plus proche voisinage.

L'époque étudiée a été limitée à un espace de temps de près de deux siècles· le début de cette époque est marqué par la date

du plus ancien objet en orfèvrerie conservé dans la région (1351), la fin par deux faits: 1) l'orfèvrerie poznanienne a conservé un style gothique prèsque intact jusqu'en 1530; 2) le chagement notable de formes d'organisation adoptées par les orfèvres poznaniens dans la seconde moitié du XV-e s. et la création d'une corporation autonome de ces derniers en 1534. Des études parallèles suivies constamment dans deux directions: études des objets euxmêmes et étude des sources d'archives, aussi ecclésiastiques que laïques, donnèrent des résultats qui se supplémentent réciproquement. Ils ont permis d'une part de diviser les objets mêmes en groupes et en ateliers, ainsi que d'établir les noms des maîtres de certains objets, d'autre part, de poser nettement la question d'un centre artistique à Poznań et de drésser deux dictionaires: celui des maîtres orfèvres, comprenant 94 noms et celui des apprentis orfèvres, comprenant 107 noms. Le dépouillement des archives avait compris les groupes suivants: les archives municipales de la ville de Poznań, le premier livre d'une corporation collective fondée en 1489 et dont les orfèvres faisaient partie jusqu'en 1534 à côté des peintres, brodeurs et pharmaciens, les archives des chapîtres de Gniezno, Poznań et Włocławek, les chroniques du couvent de Trzemeszno, enfin les archives paroissiales des diocèses de Gniezno et de Poznań, dans lesquelles les visites et les inspections des évêques et des doyens on été prises en considération spéciale.

Les actes médiévaux du conseil municipal (acta consularia) de la ville de Poznań, publiés qu'en partie (notamment: par Warschauer jusqu'en 1433, par Kaczmarczyk jusqu'en 1506/7), commencent en 1398; ils sont, après les documents recueillis par Raczyński dans le Côde Diplomatique de la Grande Pologne, la source la plus ancienne et la plus riche de données sur le milieu bourgeois de Poznań. Les archives des échevins (acta scabinalia) commencent en 1430; seuls les documents des années 1430—1445 ont été publiés (Warschauer). Les archives juridiques et celles des maires de la ville (acta judicii, advocatialia) datent du XVI-e s. et n'ont joué qu'un rôle supplémentaire. Les archives énumérées appartiennent à la ville de Poznań et sont déposées aux Archives d'État dans la dite ville.

Le premier livre de la corporation collective, commencé en 1492 et continué jusqu'en 1564, présente un riche recueil de don-

nées concernant en premier lieu les apprentis orfèvres, la durée de leur apprentissage et les conditions dans lesquelles celui-ci avait lieu. Quant aux archives ecclesiastiques, et surtout à celles des paroisses, elles ont fourni beaucoup moins de données que les archives laïques citées ci-dessus.

Etant donné la riche documentation comparée fournie par les inventaires d'autres pays, non seulement immédiatement voisins de la Pologne, mais aussi plus éloignés, on ressentit d'autant plus fort la difficulté qu'on a à exploiter la documentation comparative entière dans le domaine de l'orfèvrerie gothique en Pologne même à cause du fait qu'en général cette documentation n'a pas été encore publiée. Il devenait par suite très difficile de poser le proplème du caractère des objets et celui de leur style distinct. Les opinions émises à ce sujet par Lutsch, Kohte, Braun ainsi que par certains érudits polonais, indiquaient par la force des choses, une connaissance insuffisante de l'entité de l'oeuvre poznanienne et s'appuyaient généralement sur des données obtenues par voie de déduction de propositions logiques ou sur un rapprochement peu prudent de quelques faits historiques. On a décélé au cours du travail que les thèses ayant trait à l'influence particulière et constante des ateliers de Breslau (thèse de Lutsch) ou de Nuremberg (thèse de Kohte) sur le milieu artistique poznanien, n'étaient pas fondées; on expliqua également combien inexactes étaient les conclusions trop générales touchant le caractère allemand de l'orfèvrerie polonaise comme ensemble (opini on de Braun) On examina en même temps de très près la question de la soit-disant importation en masse en Pologne des produits de l'orfèvrerie silésienne, question partiellement éclairée par les érudits allemands (Lutsch, Hintze, Masner, Grisebach). L'analyse des textes qui s'y rapportent, cités dans les études des dits érudits a démontré que l'hypothèse suivant laquelle le marché artistique polonais et surtout celui de Poznań, aurait été envahi au moyen-âge par les produits de l'orfèvrerie silésienne, notamment ceux de Breslau, n'était point fondée. Les arguments qui contredisent cette hypothèse ont été tirés principalement des archives d'un coté de celles de Breslau de l'autre de celles de Poznań. Ces données avaient été utilisé d'une part par Hintze dans sa monographie sur les orfèvres de Breslau, de l'autre par Koczy, dans son histoire du commerce de la ville de Poznań au moyen-âge. D'après

ces données, supplémentées par l'analyse des objets eux-mêmes, on a pu établir que l'orfèvrerie religieuse d'origine silésienne n'était pas importée en Grande Pologne et à Poznań à l'époque étudiée. On a entrepri de plus une révision des opinions de certains érudits polonais, soit à ce qui concerne la dépendance constante de l'orfèvrerie de la Grande Pologne de l'école de Cracovie (thèse de Lepszy), soit sur le fait que la production poznanienne était dépourvue de caractère local et ne representait qu'un type de transition entre le type sud de l'école Cracovienne et le type nord de l'école de la Poméranie et de celle de la Prusse Orientale (thèse de Skórkowska). Les recherches récentes ont démontré: 1) que l'orfèvrerie de la Grande Pologne avait son style distinct: 2) que le milieu des orfèvres de Poznań avait assez de force et d'initiative pour prendre possession du marché et satisfaire aux besoins locaux, donc qu'il avait toutes les qualités requises pour suffir à lui-même.

L'étude de l'ensemble des matériaux a imposé une division du sujet en six chapitres traitant de six problèmes essentiels.

1) L'analyse des objets de la haute époque gothique a démontré que toutes les pièces conservées du XIV-e s., les plus importantes notamment, sont d'origine cracovienne et ont été importées en Grande Pologne; seuls les objets plus modestes ont pû être executés dans un atelier local de province, (peut-être pas séculier, soumis à l'influence de l'école voisine du nord), actif vers 1370. Les ateliers de Poznań ne se font connaître qu'au début du XV-e s.; le calice d'André, curé de Trzemeszno, daté de 1414 peut être considéré comme leur premier travail connu.

2) Les quelques piecès étrangères, importées au cours de la première moitié du XV-e s. qui ont pu influencer en une certaine mesure la formation du type local, présentent une paranté de style avec deux types: a) le type westphalo-rhénan, b) le type bohémo-moravien.

3—5) On a consacré une attention particulière à la question du développement des types d'ostensoirs et de calices de la seconde moitié du XV-e s., et du premier tiers du XVI-e s., conservés en Grande Pologne, ainsi qu'à la distinction des divers ateliers. Les ostensoirs gothiques de la Grande Pologne (formant trois groupes principaux) dérivent au point de vue de construction de deux types classiques: l'un basé sur le principe du

disque, l'autre sur celui du cylindre vertical, avec une prédominance bien nette, dailleurs, de ce dernier. Bien qu'ayant subi à l'égal des autres l'évolution essentielle de leurs formes, les ostensoirs de Grande Pologne accusent des tendances personnelles, spécifiques, par exemple dans les proportions, dans la division verticale des membres, dans le type du noeud. La source primitive de leurs formes est l'école westphalo-rhénane, à part cela, ces ostensoirs, pris dans leur ensemble, ne peuvent être rattachés à aucun territoire nettement défini ni à aucune école étrangère. Parmi les ateliers individuels on distingue celui de Gaspard Scholc (actif de 1502 à 1534), maître de l'ostensoir de Góra près de Żnin, de 1525 et d'autres. — L'évolution du calice gothique s'effectua en Grande Pologne d'après les principes généralement admis par l'orfèvrerie des pays de l'ouest, cependant, de même que pour les ostensoirs, l'école de Poznań accuse des tendances de développement personnelles, ainsi elle introduit entre autres des nouveaux éléments décoratifs sous forme de couronne architectonique placée sous le noeud et de nombreuses variantes de fausse-coupe. Les calices de l'école poznanienne, bien proportionnés, caracterise un décor plutot sobre, généralement gravé; il est à remarquer que la plupart des figures représentées a été exécutée d'après des modèles inconnus dans l'oeuvre graphique de la seconde moitié du XV-e s. et du début du XVI-e s., on est donc autorisé de conclure que les orfèvres de Poznań devaient se servir de leurs propres modèles, dûs probablement aux maîtres-graveurs du pays. Dans un nombre très restrinct de cas l'on peut établir certains emprunts aux maîtres-graveurs du dernier tiers du XV-e s., entre autres à Martin Schongauer et à ses imitateurs. Dans leur ensemble, les calices de Grande Pologne ne peuvent être rattachés à aucun territoire nettement défini, ni à aucune école étrangère. Parmi les ateliers individuels on distingue celui de Nicolas Awerhan (actif de 1477 à 1498), maître de cinq calices datés de 1490—1498, de Wągrówiec, Krobia, Leszno et Dębno sur la Warta. Parmi les objets, très peu nombreux d'ailleurs, exécutés en dehors de Poznań, on note quelques pièces d'origine cracovienne, une seule exécutée dans un atelier de Toruń (Poméranie), une d'origine hongroise et deux d'origine allemande.

Pour des raisons d'ordre technique, on était forcé d'omettre dans la communication le groupe des reliquaires (dont la plupart en forme de coffret est d'origine locale), ainsi que le groupe des croix.

Quant aux limites de la durée du style gothique dans le milieu poznanien, elles comprennent tout le XVI-e s. et la moitié du XVII-e; dans le domaine de l'orfèvrerie le style gothique ne subit que très peu l'influence de la Renaissance et ne disparaît qu'à l'apparition du baroque.

6) Le dernier chapitre de l'étude, basé antièrement sur des recherches détaillées d'archives, a été consacré uniquement au problème du milieu poznanien qui, selon les documents relevés, présente un grand centre de métier artistique. Après avoir caractérisé les relations économiques et commerciales de la ville et traité de la part que prenaient au conseil municipal les représentants de métiers, on étudia les questions suivantes: les diverses formes de l'organisation du métier des orfèvres à partir de 1453 (date de la première inscription des représentants des orfèvres par les autorités municipales) jusqu'à 1534 (date du premier privilège royal pour la corporation des orfèvres, déjà autonome); les conditions dans lesquelles avaient lieu l'éducation des jeunes apprentis; enfin la position économique des maîtres et la part qu'ils prenaient à la vie publique. On constata entre autres, l'accroissement constant du nombre des ateliers individuels, surtout à partir de 1460, l'opulance du milieu manifestée dans le grand nombre d'immeubles appartenant aux orfèvres, aussi bien au centre de la ville qu'à ses faubourgs, enfin, un curieux parallélisme de certains faits, notamment une relation évidente entre la position économique d'un maître orfèvre et les fonctions qu'il exerce dans la cité, autrement dit, une dépendance de l'activité du dit citoyen du degré de sa richesse personnelle. Les diverses données dont on disposait ont permi aussi d'établir que les maîtres orfèvres poznaniens ne marquaient leurs ouvrages d'un signe individuel qu'après 1534.

En résumant, les résultats positifs de l'analyse détaillée des sources d'archives sont les suivants: 1) il existait à Poznań au XV-e s. et dans le premier tiers du XVI-e s. un grand centre de métier artistique, notamment d'orfèvrerie; 2) son rôle fut éminent

dans la cité; 3) sa richesse, et ce qui en résulte, son indépendance sociale à côté d'une érudition professionelle des maîtres, offraient des conditions extrémement favorables au développement de l'école poznanienne d'orfèvrerie.

---

2. JURA A.: **Paleolit Krakowa i okolicy.** ***(Le paléolithique de Cracovie et des environs; gisements et industries).*** Séance du 25 janvier 1939

L'auteur opère ses recherches à Cracovie et dans les environs depuis 1934; il a découvert plus de 20 stations appartenant au paléolithique inférieur et supérieur. Ces stations renfermaient des objets de silex et parfois une riche faune glaciaire, ainsi que des charbons. Elles se trouvaient sur les terrasses des cours d'eau suivants: la Vistule, la Rudawa et le Prądnik, dans les graviers diluviaux, soit sur les bords de sable et dans les anciens lits glaciaires de ces cours d'eau, soit dans le loess récent I et II, qui s'y sont déposés au cours de la dernière période glaciaire Varsovien II (Würm). On n'a pas pu jusqu'ici constater la présence de loess ancien appartenant à l'avant-dernière période glaciaire, Varsovien I (Riss). Les lits actuels de la Vistule et de la Rudawa sont creusés dans les dépôts tertiaires (T), celui de la Robotna dans les graviers diluviaux de la période Varsovien I.

La fig. 1 donne les résultats des recherches; elle présente le profil schématique de toutes les stations, en une seule coupe qui va du sommet du Sowiniec (358 m au-dessus du niveau de la mer) à la briqueterie de Wencel sur le Prądnik Czerwony. Sur la coupe, le niveau de la Vistule est de 207 m, celui de la Rudawa un peu plus élevé, celui de la Robotna de 230 m. Les terrasses du Varsovien I, TV (I), se trouvent à peu près à 230 m de hauteur, celles du Varsovien II, TV (II), à une dizaine de mètres plus bas. Le mont Sowiniec est en roche jurassique couverte de loess. Dans les endroits découverts ce loess présente presque toujours deux couches de sédiment, nettement séparées soit par l'ancien sol, soit par une variété de couches de loess, ce qui indiquerait une interruption dans les dépôts. A l'aide des industries de silex ces loess sont catalogués: loess récent I (l I) et loess récent II (l II). Ces loess renferment une faune froide comme le mammouth (Ele-

phas primigenius), le rhinocéros velu (Rhinoceros tichorhinus), le cheval sauvage (Equus caballus foss.) et autres et, parmi les coquillages: Helix hispida, Pupa muscorum et Succinea oblonga. Dans les endroits découverts l'épaisseur du loess atteint 10 m et plus, dont 6 m de loess récent II. Par contre, sur le mont Bronisława, sur le versant méridional, la couche de loess atteint 30 m, et sur le Sowiniec un sondage de 16 m n'a pas touché la roche jurassique (Fig. 1).

La majeure partie des stations paléolithiques se trouvent sur la colline qui commence à Zwierzyniec, faubourg de Cracovie, dans la fourche formée par la Vistule et la Rudawa, par la hauteur Salwator, puis vient le Mont Bronisława, Sikornik, le Bois Wolski et enfin le Sowiniec. La station No 3 se trouve à l'autre bout de Cracovie, encore dans la ville, le No 11 sur les prairies nommées Błonia de Cracovie, le No 2 à Krowodrza faubourg de Cracovie, les NNos 10 et 25 à Prądnik Czerwony. Les stations sont au nombre de 25; le No 22, sur le Mont Bronisława, a été découvert avant la guerre et étudié par Demetrykiewicz et Kuźniar. La station No 3 se trouve très probablement sur la terrase de la Vistule constituée à l'époque glaciaire Varsovien II, TV(II), le No 4 probablement sur la terrasse Varsovien I, TV(I), cependant, les recherches géologiques et archéologiques n'étant pas encore terminées, il faut considérer comme provisoire l'âge géologique des terrasses et des industries trouvées. A part cela, la numération des stations paléolithiques de 1 à 25 correspond à leur ordre chronologique.

La station No 1 est la plus ancienne, elle se rattache à la glaciation nommée Cracovien (Mindel). La moraine de cette glaciation qui se trouve sur une roche jurassique, sous une couche de loess de dix et quelques mètres d'épaisseur, contenait trois spécimens en silex dûs à l'industrie des hommes (un bulbe et une retouche). Le loess s'étant éboulé, les recherches ont été interrompues pour l'instant; le petit nombre de spécimens ne permet pas de définir l'industrie d'une manière absolument certaine.

La station No 2, dans les graviers diluviaux de Krowodrza, peut être exactement définie du point de vue de la géologie et de l'industrie. Elle est reliée à la glaciation Varsovien I (Riss) et les graviers qui y sont amoncelés sur 11 m de haut appartiennent à la première phase de la glaciation. On y a trouvé la

faune froide suivante: le mammouth (Elephas primigenius), le rhinocéros velu (Rhinoceros tichorhinus), l'élan (Cervus elaphus), le cheval sauvage (Equus caballus Abelli), des restes de bovidés (Bovidae), le cerf (Cervus sp.), le sanglier (Sus scrofa), l'ours (Ursus sp.). Les objets archaïques en silex appartiennent à l'industrie à éclats du type moustérien. Les os d'animaux, en général très bien conservés, ont été taillés ou travaillés. Ce sont des instruments que l'on trouve dans les cultures moustériennes du dernier stade interglaciaire, Masovien II (Riss—Würm) connus dans le paléolithique des Alpes (Wildkirchlien) et Veldénien.

La station No 3 se trouve sur l'emplacement occupé par l'hôpital St Lazare et, par suite, difficile à étudier. Elle se trouve dans des graviers sur la terrasse de la Vistule. Un grand nucléus prismatique, un beau biface fusiforme et quelques éclats indiquent l'industrie levalloisienne du dernier stade interglaciaire, Masovien II.

Dans le faubourg de Cracovie, Zwierzyniec, situé tout au bord de la Vistule, rue du Prince J. Poniatowski, sur une terrasse couverte d'une couche de loess de 10 m, on trouve du gravier et du sable et un mélange saturé de chaux d'une couleur jaune. L'industrie moustérienne est assez abondamment représentée dans ce mélange; il contient en effet un grand biface ovale, un très grand grattoir à pointe élevée et toutes sortes d'éclats retouchés. Il est possible que nous ayons ici affaire à deux industries différentes et à deux stations. Sur la Fig. 1 elles portent l'indication Nr 4.

Sur le versant septentrional du Salwator, rue de la Reine Hedwige, se trouve une station paléolithique de plusieurs cultures. La station Nr 5 est la plus ancienne de toutes sur la terrasse Varsovien I, TV(I); les chasseurs paléolithiques ont établi leur demeure sur le sable du bord de la rivière et ont laissé plus de 100 spécimens en silex qui appartiennent à l'industrie levalloisienne. Ce sont des lames et des éclats grands et moyens à plans de frappe préparés, des nucléi ronds et prismatiques. La retouche est rare et très menue; la station est du dernier stade interglaciaire Masovien II.

Le Nr 6 est la dernière station de ce stade interglaciaire et peut-être déjà du début de la dernière glaciation Varsovien II (première phase froide); c'est la colonie levalloisienne sur le Sowiniec I. Elle s'établit presque au sommet du Sowiniec sur une

petite plateforme presque horizontale, orientée vers l'est; l'herbe poussa sur la mince couche de terre qui récouvre la roche et l'on y établit le camp. Les silex brûlés prouvent qu'on y a fait du feu. On y a trouvé environ 100 pièces levalloisienne. A l'époque du Varsovien II (phase froide — Würm I), les moustériens établirent leur station (Nr 7) à cette même place et laissèrent environ cent cinquante pièces. Les os ne se sont pas conservés, les silex des deux stations sont fortement endommagés par le froid. Tout ceci fut ensuite recouvert de loess récent II. Les produits des deux stations se composent d'éclats et de lames et d'une assez grande quantité de nucléi.

Les deux stations moustériennes, 8 et 9, se trouvent à Zwierzyniec près de la station Nr 5. Les pièces moustériennes 8 sont grandes et lourdes, on y voit en plus des éclats, un racloir à grand tranchant, travaillé des deux faces, typique pour les pièces de Cracovie. Ces pièces furent extraites du loess récent I à une profondeur de 50 centimètres de la surface qui le sépare du loess récent II. On trouva, un peu refoulés sur le versant, de nombreux silex moustériens (station 9), également brûlés. Il y a là un biface en forme de coeur de grandeur moyenne, beaucoup d'éclats et de lames, dont une partie a des plans de frappe préparés; des nucléi ronds et allongés.

Enfin, très probablement dans l'ancien sol interstadiaire du Prądnik Czerwony, se trouvaient des pièces de silex moustériennes de la station 10, dont un racloir typique travaillé sur les deux faces et un nucléus d'éclat. Ce racloir est la répétition exacte du racloir de la station 8 à Zwierzyniec. Les pièces moustériennes trouvées dans les graviers diluviaux sous le fond de la Rudawa, à la station 11, rue du 3 Mai, sont également modestes. Par contre la faune froide est abondante.

C'est tout en ce qui concerne les pièces des deux industries à éclats: la moustérienne et la levalloisienne. Les pièces de la station 2 ont quelque analogie avec celles de la carrière de Spiennes (Mons) en Belgique. Les produits moustériens de la station 9 rappellent les pièces de Le Moustier en Dordogne avec cette différence cependant, que les françaises sont plus élégantes et les bords en sont plus retouchés. Le biface de Zwierzyniec est, en ce qui touche la technique de l'exécution, la répétition du produit français. Les autres industries ne présentent point d'analo-

gies ni en Allemagne, ni plus loin à l'ouest, elles sont donc le produit d'une industrie paléolithique propre aux terres polonaises. Cette indépendance dans l'industrie indique la grande indépendance de vie de l'homme du paléolithique moyen en Pologne. De là, on peut également supposer que lors de l'avant dernier stade interglaciaire et du stade glaciaire suivant, la densité de la population sur les terres de Cracovie était très petite; mais, au fur et à mesure que le climat devenait meilleur, cette densité augmentait et les différences de culture se faisaient plus grandes.

Les stations 12, 13 et 14 à Zwierzyniec près du Salwator, font partie de l'aurignacien inférieur et se trouvent dans l'ancien sol ou dans le loess récent II. Ce sont de grandes pièces, certaines rappellent encore les pièces moustériennes, mais la technique est déjà tout à fait du paléolithique superieur. Nucléi de lames et d'éclats. L'industrie de la station 14, bien qu'encore dans l'ancien sol, appartient déjà plutôt à l'aurignacien moyen commençant. L'aurignacien moyen est extrêmement bien représenté par les stations 15, 16, 17, 18 et 19 à Zwierzyniec et 20, 21 sur le Sowiniec I et le Sowiniec II. Elles se trouvent toutes dans le loess récent II, les numéros indiquent l'ordre chronologique, établi d'après la géologie. Ce sont des industries à grattoirs carénés, moyens (d'après le schéma français), caractérisées par l'abondance des burins (surtout des burins d'angle et busqués), et par la retouche aurignacienne bien connue de l'époque moyenne. On a constaté une grande inclination pour la matière première de couleur, le jaspe rouge et vert, le silex gris à taches claires, l'obsidiane même, une assez grande quantité de matières de couleurs pour colorier, enfin les débuts d'un art: une tête d'ours et des dessins au burin ayant trait à la chasse sur une plaque de schiste. Les produits de Zwierzyniec sont très différents de ceux du Sowiniec. Ils rappellent le plus, parmi les produits étrangers, ceux de Willendorf, en Autriche, quatrième couche. Ils sont différents de ceux de Podolie et de Silésie. Il paraît donc évident, qu'à l'époque de l'aurignacien moyen, les environs de Cracovie constituaient une province indépendante, où le peuple aurignacien menait une vie non soumise aux influences étrangères.

L'âge de la station 22 sur le Mont Bronisława est incertain. La position géologique semble indiquer la base de loess récent II, les instruments de silex per analogiam plutôt l'aurignacien moyen. Les

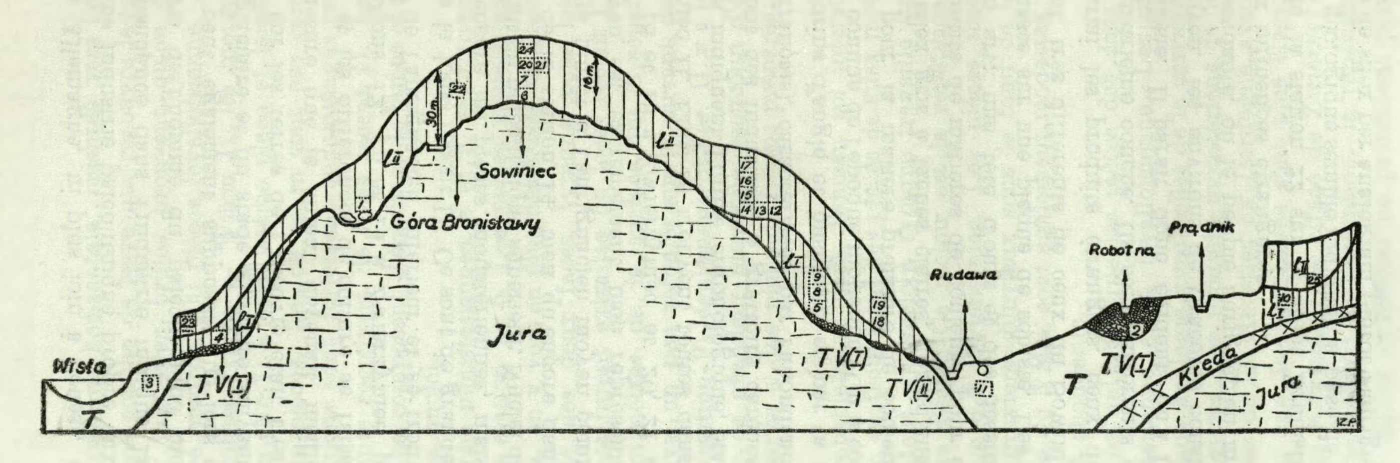


Fig. 1. Section schématique des stations paléolithiques de Cracovie et des environs 12 Kil. Long. 151 mèt. Haut.

produits de Przegorzały, station 23, et du Sowiniec I et II, st. 24, appartiennent en toute certitude à l'aurignacien supérieur. Les deux industries se trouvent dans le loess recent II, assez haut au-dessus de l'aurignacien moyen. L'industrie de Przegorzały constitue certainement la plus ancienne facies d'aurignacien supérieur. Elle ne contient pas de grattoirs carénés, ni en forme de lame si typiques, par contre on y trouve des pointes de silex et des lames très finement retouchées sur les bords.

Au Prądnik Czerwony, station 25, on a constaté sous une couche de loess de 8 m, l'existence d'un grand foyer dans lequel les brindilles ne sont pas entièrement consumées. Il y avait au bord du foyer des os de cheval et quelques pièces de silex, exécutées suivant la technique solutréenne. C'est la trace du passage rapide d'une horde solutréenne qui fit un court relais à cet endroit.

Tel est le résultat des dernières recherches à Cracovie et ses environs les plus proches dans le domaine du paléolithique supérieur. On est avant tout frappé par le grand nombre de stations d'aurignacien inférieur et moyen et très peu d'aurignacien supérieur. Cela modifie complètement l'opinion qui a prévalu jusqu'ici, sur cette époque en Pologne, et suivant laquelle l'aurignacien supérieur était prédominant. Il est également démontré que, de même qu'à l'époque moustérienne et levalloisienne, la Porte de Cracovie et Cracovie étaient à l'époque aurignacienne, relativement assez peuplées. La colline Salwator-Sowiniec, située dans la fourche formée par la Vistule et la Rudawa, a été le plus ancien terrain de colonisation sur l'étendue de Cracovie.

Il est très imporant, pour le développement ultérieur de la science du paléolithique polonais, d'établir la section géologique du paléolithique de Cracovie. Ce n'est, il est vrai, qu'une solution partielle du problème, mais elle est le début de la coupe du paléolithique polonais, à partir de la glaciation Varsovien I, par le dernier stade interglaciaire Masovien II, jusqu'à la glaciation maximum de la seconde phase froide Varsovien II. C'est la suite du travail entrepris par Kozłowski en 1922.

Des publications séparées donneront la coupe détaillée de chaque station et la description des industries de silex trouvées.

---

3. KLINGER W.: **Greckie podanie o braminach Indii i ich późniejsze przeobrażenia.** ***(Griechische Überlieferung über die Brahminen Indiens und ihre späteren Umgestaltungen).*** Séance du 23 janvier 1939

Über die Brahminen Indiens erfuhren die Griechen viel später als über Indien sebst. Während über Indien schon Herodot (5. Jahrh.) und Ktesias (5.—4. Jahrh.) berichtet haben, so werden die Brahminen in Griechenland erst in der Zeit Alexanders des Grossen bekannt, und der erste Geschichtsschreiber, der sie in die griechische Literatur eingeführt hat, ist Onesikritos, ein Schüler des Diogenes. Im Gegensatz zu den ältesten Berichten über Indien, die noch in die traditionellen Sagenformen vom am Ende der Welt liegenden Schlaraffenlande gekleidet sind, dem Lande lange lebender, goldreicher und gerechter Völker, fusst der Bericht über die Brahmanen — so nannten die Griechen die Priester und Asceten Indiens (sanskr. »brahmán«) — in grossem Masse auf individueller Erfindung oder Erdichtung. Als Teilnehmer des Feldzugs Alexanders konnte uns Onesikritos viele durch Autopsie erkannte Einzelheiten über sie berichten, er zog es aber vor, eine auf Phantasie wirkende und zugleich erbauende Erzählung im Geiste der durch ihn vertretenen kynischen Lehre zu geben. Eine Bekräftigung dieser Meinung erkennt der Verf. in dem Umstand, dass die durch Onesikritos dargestellte Zusammenkunft Alexanders mit dem Führer der Brahmanen Kalanos genau dem Zusammentreffen Alexanders mit Diogenes entspricht. Das Werk des Onesikritos ist in seiner ersten Fassung verloren gegangen, es lässt sich aber im allgemeinen auf Grund späterer, aus ihm schöpfender und deutlich nachahmender Autoren rekonstruieren. Zu diesen gehört einerseits Strabo (Geogr. XV S. 715 ff.), anderseits Plutarch (V. Alex. c. c. 64—5), der gewöhnlich zu den aus Onesikritos schöpfenden Schriftstellern nicht gezählt wird. Der Verf. legt besonders grossen Wert auf die Kapitel Plutarchs, denn sie allein vermögen dem Werke des Onesikritos das bei späteren Schriftstellern öfters wiederkehrende Motiv zu revindizieren, in dem Alexander die Weisheit der Brahmanen einer genauen Prüfung unterzieht. Durch die Zusammenstellung der sich gegenseitig ergänzenden Kapitel Strabos und Plutarchs erhält der Verf. folgendens Bild: Nachdem Alexander den König Porus besiegt und viel von der

Weisheit der Brahmanen gehört hatte, lässt er 10 von ihnen vor sich führen, stellt ihnen verschiedene Fragen und, entzückt über die Richtigkeit ihrer Antworten, beschenkt sie beim Abschied mit Geschenken. Um aber noch mehr über sie zu erfahren, schickt er in ihr Land Onesikritos selbst. Dieser besucht persönlich den Ort der Abtötung der Brahmanen, wo sie trotz der schrecklichen Hitze bis zum Sonnenuntergang verweilen und von der Sonne bestrahlt stehen, sitzen oder liegen. Er besucht ihre Wohnsitze, speist bei ihnen und führt ein Gespräch mit zwei klügsten: mit dem strengen Kalanos und einem anderen, mehr zugänglichen, der bei Plutarch Dandamis, bei Strabo dagegen Mandanis heisst. Nach Überwindung aller Schwierigkeiten führt er Kalanos selbst auf den Hof Alexanders, wo Kalanos dem Herrscher Rat und Weisungen gibt, zum Schluss aber, einer kleinen physiologischen Unpässlichkeit unterliegend, sich freiwillig auf dem Scheiterhaufen verbrennt, indem er die einmal gewählte Stellung nicht ändert.

Durch Onesikritos gelangen also die Brahmanen in die unmittelbare Umgebung Alexanders und mit ihm wandern sie Jahrhunderte lang auf festen Stegen und irrigen Abwegen der dichterischen Phantasie. In erster Linie schöpfen aus Onesikritos die Schriftsteller, die, so wie er, zum kynischen Philosophenkreis gehören oder zur Stoa, die mit der Lehre der Kyniker eng verbunden ist. So stimmt z. B. Dio Chrysostomus, der Hauptvertreter der neokynischen Schule, in der Idealisierung der Brahmanen mit Onesikritos überein, weicht aber von ihm ab, indem er den sagenhaften Charakter der Umgebung weiter entfaltet. Aus der von der Vollkommenheit weit entfernten, reellen Welt werden die Brahmanen bei Dio in das erträumte Schlaraffenland hinübergetragen, aber trotz des sie umgebenden Reichtums der Natur und trotz der Anmut des Lebens, leben sie dort in voller Abmarterung, wodurch ihre Tugend desto klarer strahlt (Orat. XXXV § 18—20 S. 70—2 R.). Der Schüler Epiktets Arrian erwähnt in seiner *Ἀλεξάνδρου ἀνάβασις* (VI 16) nur ganz kurz die Brahmanen, indem er eine genauere Beschreibung in einer besonderen Schrift über Indien ansagt, die leider ganz verloren gegangen ist. Auch die älteste Fassung des bekannten Alexanderromans hat sich nicht erhalten, die mit Unrecht dem Kallisthenes zugeschrieben wird, obwohl sie zweifellos im hellenistischen Ägypten entstanden ist. Sie lebt erst im 3. Jahrh. nach Chr. in der lateinischen Re-

daktion des Iulius Valerius wieder auf und greift vermittels der Ps.-Callisthenea — wie es aus dem auch hier auftretenden Motiv der »Weisheitsprüfung« ersichtlich ist — auf denselben Onesikritos über. Am Ende des Altertums folgen auf die Kyniker, Stoiker und gewöhnlichen Phantasten in der Rolle der Hüter der Tradition von den indischen Weisen die Vertreter der christlichen Ascese. Ihre christliche Fassung sehen wir in der interessanten Schrift »Über die Völker Indiens und die Brahmanen« (*Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ Βραχμάνων*), die demselben Schüler des hl. Johannes Chrysostomus, dem Bischof von Hellenopolis Palladios zugeschrieben wird, der in seinem *Λαυσιακόν* eine reiche Sammlung von Lebensbeschreibungen der Einsiedler Ägyptens und Palästinas uns hinterlassen hat. In dieser Schrift, die in der Form einer im griechischen Roman populären Reisefabulistik abgefasst ist, berichtet der Verf., dass er selbst, da er sich mit dem Leben und den Sitten der Brahmanen interesierte, mit dem Bischof der Aduliten sich auf den Weg nach Indien machte; da er aber durch die unerträgliche Hitze zurückgehalten wurde, musste er sich mit den Angaben eines gewissen Scholastikers Thebaios begnügen. Dieser sei bis in das Land der Auxomiten (Abessinien) angelangt und zusammen mit ihnen hätte er den Weg auf die Insel Taprobane (Ceylon) in das Land des ewigen Friedens und des grossen Königs Indiens unternommen. Aber im Lande der Pfeffer erntenden Bisaden sei er in Gefangenschaft geraten, wo er den Mühlstein gedreht hätte und erst nach 6 Jahren freigelassen wäre, sodass er genug Zeit hätte, um sich über die Brahmanen genau zu erkundigen. Nach dieser Einleitung folgt die eigentliche Erzählung. Die Brahmanen verlassen — so heisst es — die Welt nicht aus eigenem Antrieb, sondern auf Gottes Fügung. Sie beten ständig und erweisen Gott Ehre, obwohl sie nicht imstande sind, ihn gut zu erkennen und zu verstehen. Sie kennen weder Viehzucht noch Ackerbau und nähren sich von Blättern und Wurzeln und gehen nackt herum. Gewöhnlich haben die Männer ein Gangesufer inne, während die Frauen sich auf dem anderen befinden. Nur einmal im Jahre übersetzen die Brahmanen den von schrecklichen Ungeheuern wimmelnden Fluss, um mit ihren Frauen gemeinschaftlich zu leben; wenn sie aber je zwei Kinder haben, verlassen sie die Frauen für immer.

Ausser dem deutlichen Bestreben zur Gleichstellung der Brah-

manen mit den christlichen Anachoreten, lässt sich hier auch eine gewisse Tendenz zu ihrer Ausschaltung aus den geographischen Grenzen Indiens feststellen: aus dem griechischen Text geht hervor, dass nur die Frauen der Brahmanen noch in Indien wohnen, sie selbst aber schon ausserhalb dieses Landes leben. Diese durch eine weitgehende Idealisierung der Brahmanen begründete Tendenz, welche in die wirkliche Welt nicht mehr hineinpassen, ist noch deutlicher in ihrer Lokalisierung ganz ausserhalb Indiens, sei es auf der schon erwähnten Insel Taprobane, sei es im Gegenteil auf dem Festland, indem die einen, wie z. B. ein gewisser Iunior sie im Osten von Indien in der Nähe von »Camarini« wohnen lassen, das dem irdischen Paradies gleichgestellt wird, die anderen, wie der sogenannte Geographus Ravennas die »regio Brahmania« zwischen Indien und Serica (China) zu finden glauben. Die Schrift des Bischofs von Hellenopolis hatte ein ganz besonderes Glück. Sie ist vollständig in den Bestand der erhaltenen, späteren Redaktion des Alexanderromans aufgenommen worden (Ps.-Callisthenea ed. C. Müller in der Duebner'schen Ausgabe Arrians, Paris 1846) und teilte mit ihm das weitere Los. Ein Auszug davon diente als Vorlage der viel gelesenen Chronik des Georgios, der bald Mönch (*Μόναχος*), bald Sünder (*Ἁμαρτωλός*) genannt wird. Die Einleitung, d. h. die Erlebnisse des Thebaios, sind hier ganz weggeblieben. Statt dessen berichtet Alexander selbst, dass er in seinem Feldzug bis zum grössten Fluss Okeanos und zur grössten Insel der ewig lebenden Brahmanen gekommen sei; danach berichtet er über die Bewohner dieser Insel dasselbe, was schon aus Palladios bekannt ist.

Die erwähnten Ps.-Callisthenea und die Chronik des Georgios *Μόναχος* stellen die Kanäle dar, durch welche die Nachrichten von den Brahmanen in die altslavische und schliesslich auch in die altrussische Literatur eingedrungen sind. Es entstand sogar ein altrussisches Alexanderroman, so wie es ähnliche altbulgarische und altserbische Redaktionen gab. Und die altrussischen Chroniken konnten in ihren Eingangspartien, die die allgemeine Geschichte behandelten, Alexander und seinen Feldzug nach Indien nicht unberücksichtigt lassen. Die sogenannte Chronik des Nestor erwähnt unter seinen Quellen nicht nur den Georgios Monachos, sondern lehnt sich auch ausdrücklich an diesen Schriftsteller an, indem er die im Einklang mit der spätgriechischen Aussprache

»wrachmani« genannten indischen Weisen als Inselbewohner (»ostrownicy«) bezeichnet. Aus diesen Geschichten und Chroniken werden später die indischen Weisen unter etwas entstellten Namen als »Rachmanen« einerseits in die populären Erdbeschreibungen, d. i. in die sogenannten Kosmographien, anderseits in die Hagiographie oder in die Lebensbeschreibungen der Heiligen aufgenommen. In dem sogenannten Pilgerzug (Choždenje) des Zosimas wird die Pilgerfahrt eines Heiligen in das Land der Rachmanen im Stile des Palladios beschrieben, nur die Erzählungsform ist hier noch sagenhafter. So stand nichts im Wege, um die Rachmanen schliesslich auch in die mündliche südrussische Tradition einzuführen, wo sie heute noch nicht nur in der Form populärer Erzählungsmotive, sondern auch auch im wirklichen Volksglauben fortleben. In dem Bezirke Pokucie, im Huculenlande, im polnischen und russischen Podole, schliesslich in der ganzen Umgegend von Kiev existiert ein besonderes Fest, »Rachmanskyj Wełykdeń«, d. i. das Osterfest der Rachmanen, das auf Mittwoch den 25. Tag nach Ostern fällt (Prawaja Sereda oder Prepołowenje), und durch Enthaltung von jeglicher Haus- und Landarbeit zu Ehren der Rachmanen gefeiert wird. Es sollen Christen, sogar Mönche sein, die in Klöstern ein strenges und frommes, durch Fasten und Beten geheiligtes Leben führen, und da sie im weiten Osten unter Ungläubigen leben, kennen sie die Zeit der christlichen Feste nicht; daher werden von dem Volke am Karfreitag oder am Karsamstag die Schalen der Eier, die zum Backen des Osterkuchens verbraucht wurden, in feierlicher Stille oder mit folgenden Worten in die Flüsse und Bäche geworfen: »Wandert in das Land der Rachmanen«. Diese Schalen gelangen dort angeblich erst am 4. Mittwoch nach Ostern und bringen somit Kunde vom Feste, welches da erst jetzt gefeiert wird. Neben dieser Überlieferungsform von den Brahmanen, die man als normale und am meisten verbreitete betrachten kann, existiert noch eine andere, nach der die Rachmanen nicht im weiten Osten, sondern im Innern der Erde, im Jenseits, d. i. im Reich der Toten wohnen, also zu ihnen gehören. Mit Berücksichtigung dieser beiden Überlieferungsformen zieht der Verf. den Schluss, dass wir hier mit einer Verwirrung oder Gleichstellung zweier ursprünglich verschiedener Frühlingsfeste zu tun haben, des Osterfestes der Rachmanen, welches am 25. Tage nach der Auferstehung gefeiert wird,

und des Osterfestes der Toten (Nawskyj, Mertweckyj Wełykdeń), welches am Donnerstag nach Ostern gefeiert wird: Die Identifikation dieser beiden ursprünglich verschiedenen Feste musste auch die Identifikation der im Zusammenhang mit diesen Festen gefeierten Gestalten nachsichziehen. Die hier angeführten Notizen über die Rachmanen stammen ausschlisslich aus dem ukrainischen Sprachgebiet; dass aber ursprünglich der Bereich dieser Überlielieferung viel grösser gewesen ist, geht deutlich aus zwei folgenden Tatsachen hervor: 1) Die vom Wort »rachman« gebildeten Ortsnamen, wie »Rachmanów, Rochmanów, Rachmany, Rachmanka« treten nicht nur im ukrainischen, sondern auch im weiss- und grossrussischen Sprachgebiet auf; 2) Die von diesem Wort abgeleiteten Eigenschaftswörter, wie z. B. »rachmanny«, »rochmanny« in der Bedeutung »ruhig«, »mild«, »zahm« finden sich ausser im Altpolnischen in derselben Form auch in der russischen und bulgarischen Sprache und in etwas veränderter Gestalt im Litauischen (rokmonus). Angesichts der oben erwähnten Tatsachen sieht der Verf. in den ukrainischen Rachmanen den letzten, bereits absterbenden Anklang an die griechischen Erzählungen von den Brahmanen Indiens.

---

4. KOSTRZEWSKI J.: **O związkach między kulturą przeworską późnego okresu rzymskiego a kulturą staropolską okresu wczesnohistorycznego.** ***(Über die Beziehungen zwischen der Przeworsk-Kultur der späten Kaiserzeit und der altpolnischen Kultur der frühgeschichtlichen Zeit).*** Séance du 26 mars 1939

Schon vor 16 Jahren, in der II. Auflage seines Buches über die Vorgeschichte Grosspolens [1], hat der Verf. auf gewisse Beziehungen zwischen manchen Funden der späten Kaiserzeit und solchen der frühgeschichtlichen Zeit in Grosspolen hingewiesen, indem er besonders die Verwandschaft der Keramik, des Häuserbaus und der Bestattungssitten hervorhob. Er schloss daraus, dass es in Grosspolen keine wirkliche Besiedlungslücke zwischen diesen beiden Perioden gegeben hat und das wir angesichts der kontinuierlichen Kulturentwicklung über diese vermeintliche Lücke hin-

[1] Kostrzewski: Wielkopolska w czasach przedhistorycznych, Poznań 1923. S. 220–221 und 233.

weg berechtigt sind, auch die Bevölkerung der römischen Kaiserzeit hier als slawisch anzusprechen. Die deutschen Vorgeschichtsforscher haben diese Anschauung entweder abgelehnt z. B. Richthofen [1] oder auch mit Stillschweigen übergangen. Jedoch auf Grund von neuen Funden hat er sich immer mehr von der Richtigkeit der oben vorgetragenen Anschauung überzeugen können [2] und vor einigen Jahren sind auch in Schlesien Funde gemacht worden, die ganz eindeutig von einer ununterbrochenen Kulturentwicklung von der späten Kaiserzeit an bis in die frühgeschichtliche Zeit hinein auch in diesem Landesteil zeugen [3]. Die schlesischen Forscher stehen jetzt nicht mehr an, diese Kontinuität anzuerkennen, jedoch versuchen sie dieselbe durch die Annahme einer Fortdauer von germanischen Volksteilen in Schlesien bis zur Ankunft der Slawen im VI. bezw. VII. Jahrhundert und eine Übernahme von wesentlichen Bestandteilen der spätgermanischen Kultur durch die Neuankömmlinge zu erklären. In Brandenburg hat Bestehorn ähnliche Beobachtungen gemacht und auf dieselbe Art zu erklären versucht [4]. Dass ein solches Vorgehen methodisch unrichtig ist, liegt auf der Hand, denn man kann doch nicht Bekanntes auf Grund von Unbekanntem zu deuten versuchen, d. h. man darf nicht die ziemlich unsicheren Bevölkerungsverhältnisse der römischen Kaiserzeit in Polen und Ostdeutschland als Ausgangspunkt nehmen und daraufhin die weit besser bekannten Volkstumsfragen des frühen Mittelalters beurteilen. Richtiger ist es dagegen von der unzweifelhaft slawischen Besiedlung dieser Gebiete in der frühgeschichtlichen Zeit (vom VII. bis zum XI. Jh.) ausgehend, auf Grund der kontinuierlichen Entwicklung der Kultur von der jüngeren Kaiserzeit an zu schliessen, dass auch die älteren Funde hier in der Hauptsache derselben slawischen Bevölkerung angehören, die nicht erst um 600 v. Ch. aus dem Osten hier eingewandert ist, sondern seit viel älteren Zeiten hier ansässig war.

[1] Mannus XVI, 1924, S. 321.

[2] Kostrzewski: Słowianie i Germanie w pradziejach Polski (Przegląd Powszechny 1936, zesz. 1, str. 3 i nast.). — Kostrzewski: Prasłowiańszczyzna (Kalendarz I. K. C. na r. 1935, str. 65 i nast.).

[3] Vgl. die Arbeiten von Boege, Petersen, Langenheim und Jahn in Altschlesien Bd. VII, S. 44—112.

[4] Bestehorn: Deutsche Urgeschichte der Insel Potsdam, Berlin—Potsdam s. 137 ff.



Um neues Material zu dieser Frage beizusteuern, legt der Verf. hier verschiedene Altertümertypen vor, die, wie die Gleichheit der Form beweist, offensichtlich von der römischen Kaiserzeit an bis in die frühgeschichtliche Zeit hinein unverändert fortleben. Von W a f f e n sind hier z. B. Lanzenspitzen mit einer vielkantigen Tülle, Äxte mit schwach verbreiterter Schneide, Speerspitzen mit

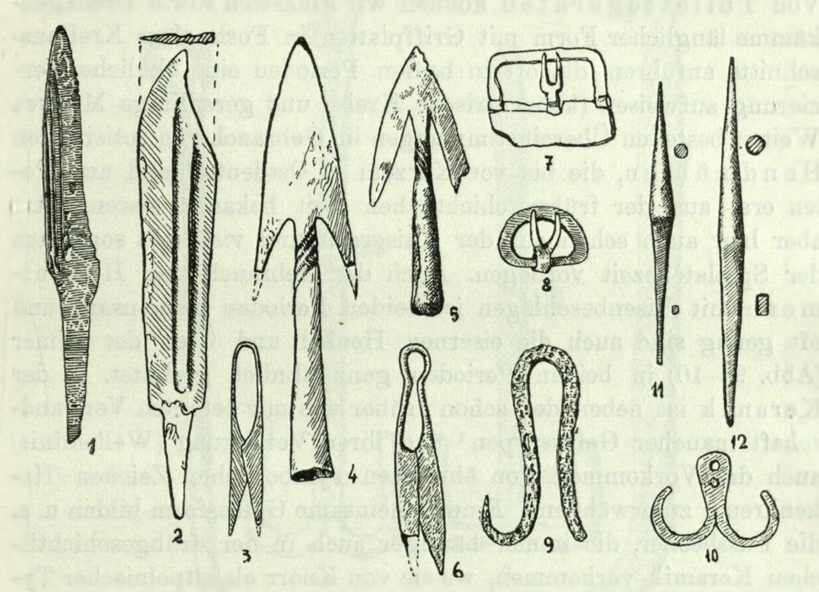


Abb. 1—12. Eisengegenstände der römischen Kaiserzeit (1, 3—4, 7, 10—11) und ihre Entsprechungen aus der frühgeschichtlichen Zeit (2, 5—6, 8—9, 12). 1 und 9 Biskupin, Kr. Żnin; 2, 5—6, 8 und 12 Gniezno; 3 Małpin, K. Śrem; 4 Cząstkowice, Kr. Jarosław; 7 Kopki, Kr. Nisko; 10 Thiermendorf, Kr. Steinau; 11 Czacz, Kr. Kościan.

Widerhaken und Lanzen- bezw. Pfeilspitzen mit Widerhaken und im Oberteil tordierter Tülle (Abb. 4—5) zu nennen. Von E i s e n g e r ä t e n sind z. B. Messer mit beiderseits rechtwinklig abgesetzter Griffangel, die z. T. eine Blutrinne aufweisen (Abb. 1—2), ferner Scheren (Abb. 3 und 6)[1], besonders solche mit ringförmigem Griff, grosse, oft irrtümlich als Kesselhaken gedeutete Schlüssel (Abb. 15—16), andere Schlüssel mit gegabeltem, nach oben

[1] In der Abbildung 3 ist versehentlich als Beispiel einer spätkaiserzeitlichen Schere ein Stück mit gewöhnlichen Griff gewählt worden.

umgebogenem Bart (Abb. 13—14), Sicheln und kurze Sensen, Pfriemen (Abb. 11—12) und Punzen zu erwähnen. Von Schmucksachen gehören u. a. rechteckige Schnallen mit einfachem Dorn und solche mit gegabeltem Dorn, die allerdings in der Kaiserzeit einen rechteckigen (Abb. 7), in der frühgeschichtlichen Zeit dagegen einen halbkreisformigen Rahmen (Abb. 8) besitzen, hierher. Von Toilettegeräten können wir Pinzetten sowie Dreilagenkämme länglicher Form mit Griffplatten in Form eines Kreisausschnitts anführen, die oft in beiden Perioden eine ähnliche Verzierung aufweisen (konzentrische Kreise und geradlinige Motive). Weiter bestehen Übereinstimmungen im Gebrauch von rotierenden Handmühlen, die bis vor Kurzem in Ostdeutschland und Polen erst aus der frühgeschichtlichen Zeit bekannt waren, jetzt aber hier auch schon aus der Kaiserzeit und vielleicht sogar aus der Spätlatènezeit vorliegen. Auch der Gebrauch von Holzeimern mit Eisenbeschlägen ist beiden Perioden gemeinsam, und oft genug sind auch die eisernen Henkel und Ösen der Eimer (Abb. 9—10) in beiden Perioden ganz ähnlich gestaltet. In der Keramik ist neben der schon früher von mir betonten Verwandschaft mancher Gefässtypen [1] und ihrer Verzierung (Wellenlinie) auch das Vorkommen von ähnlichen symbolischen Zeichen (Hakenkreuz) zu erwähnen [2]. Eine gemeinsame Gefässform bilden u. a. die Fussbecher, die immer häufiger auch in der frühgeschichtlichen Keramik vorkommen, wo sie von Knorr als altpolnischer Typus angesprochen werden. Eine so grosse Anzahl von gemeinsamen Zügen in der kaiserzeitlichen Przeworsk-Kultur und der altpolnischen Kultur der frühgeschichtlichen Zeit beweist die Richtigkeit der Ansicht, dass der Grundstock der Bevölkerung Polens und Ostdeutschlands im ersten Jahrtausend nach Ch. Geb. derselbe geblieben ist, und da dieses Gebiet im Beginn der geschichtlichen Zeit von den Polanen und verwandten westslawischen Stammen besiedelt war, so müssen wir hier auch für die Kaiserzeit eine slawische Besiedlung annehmen.

[1] Kostrzewski: Prasłowiańszczyna (Kalendarz I. K. C. na r. 1935, S. 66 Abb. 2).

[2] Vgl. ein frühes Beispiel auf der Wandung eines slawischen Gefässes vom Räuberberg bei Phöben (Bestehorn l. c. S. 151, Abb. 26) und zahlreiche Bodenmarken auf spätslawischen Gefässen.

Mit diesem Ergebnis steht der Fund von zwei Runengefässen in Oberschlesien in scheinbarem Widerspruch. Jedoch hat der sog. Runentopf von Niezdrowice (Niesdrowitz), Kr. Gr. Strehlitz [1] in Wirklichkeit nichts mit Runen zu tun, denn die eingekritzten

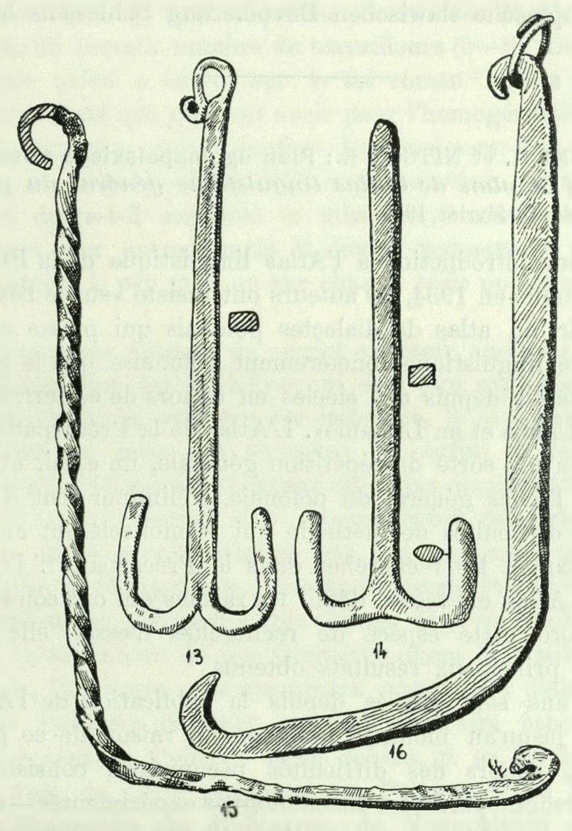


Abb. 13—16. Eiserne Schlüssel der römischen Kaiserzeit (14 und 16) und der frühgeschichtlichen Zeit (13 und 15).

Zeichen bilden eine gewöhnliche Verzierung. Die stark beschädigte Inschrift auf dem Gefäss von Sedschütz lässt sich nicht einwandfrei deuten und selbst wenn an ihrem germanischen Charakter nicht zu zweifeln ist, so bildet dieser Fund durchaus keinen Beweis für das germanische Volkstum der ganzer damaligen

[1] Altschlesien VI, S. 239 u. Taf. XXVI.

Bevölkerung Schlesiens[1]. Das Gefäss könnte ja von einer in die Sklaverei entführten germanischen Frau angefertigt worden sein, der die Runen bekannt waren. Bestenfalls kann dieser Fund nur auf das Vorhandensein einer germanischen Beimischung zu der in der Hauptsache slawischen Bevölkerung Schlesiens hinweisen.

---

5. MAŁECKI M. et NITSCH K.: **Plan ogólnopolskiego atlasu językowego.** *(Le plan de l'atlas linguistique général du polonais).* Séance du 13 février 1939

Dans leur introduction à l'Atlas linguistique de la Précarpatie polonaise publié en 1934, les auteurs ont insisté »sur le besoin pressant d'avoir un atlas de dialectes polonais qui puisse embrasser autant l'aire linguistique foncièrement polonaise que le parler des Polonais établis depuis des siècles en dehors de ce territoire, surtout en Ruthénie et en Lituanie«. L'Atlas de la Précarpatie n'en devait être qu'une sorte de répétition générale, un essai, avant d'entreprendre l'Atlas général du polonais, d'éliminer tout d'abord les différentes difficultés de méthode qui s'amoncelèrent au moment où l'on entamait les recherches dans la Précarpatie[2]. L'introduction à cet Atlas expose en détail les raisons qui ont conduit à exécuter d'abord cette espèce de recherches d'essai; elle présente ensuite les principaux résultats obtenus.

Quatre ans sont passés depuis la publication de l'Atlas précarpatique jusqu'au moment présent. La raison de ce grand intervalle, en dehors des difficultés pécuniaires, consiste dans le fait que personne parmi les dialectologues expérimentés — et seul un dialectologue possédant la préparation et l'expérience nécessaire peut faire bon enquêteur — ne se décidait à s'atteler à la tâche gigantesque de réunir tous les matériaux. Ce n'est point étonnant, si l'on ré-

[1] Ebenda V, S. 382 ff., Taf. LXXXII—LXXXIII.

[2] Une autre tentative de ce genre, sur l'espace des anciennes voïévodies de Łęczyca et de Sieradz, a été exécutée, d'après l'initiative de K. Nitsch, par Z. Stieber. Les matériaux y recueillis se trouvent déposés dans le département des dictionnaires de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres M. Z. Stieber en a utilisé une partie pour son travail: *Les isoglosses dialectales sur le territoire des anciennes voïévodies de Łęczyca et de Sieradz*, Monographies des traits dialecteux polonais N⁰ 6, Kraków 1933.

fléchit que tout en étant doué d'une grande résistance physique, il faudrait consacrer, seulement pour recueillir les matériaux, au moins 15 ans de travail ardu. En ces circonstances les auteurs de l'Atlas de la Précarpatie ont abandonné le postulat de ne confier la tâche qu'à un seul enquêteur et ont décidé d'attirer à ces recherches un certain nombre de travailleurs (5—6). Du reste c'est la pratique qu'on a suivie sur le sol roman [1]. Mais pour parer aux inconvénients que pourrait avoir pour l'homogénéité de l'oeuvre le travail d'un plus grand nombre de chercheurs, l'un des auteurs assumera le rôle de contrôleur et d'enquêteur principal. Non seulement devra-t-il explorer le plus grand nombre de localités par rapport aux autres, mais il devra soumettre à un contrôle supplémentaire à peu près un sur chaque trois points explorés par d'autres.

Ci-dessous, les auteurs du projet exposent quelques indications générales au sujet de: 1. l'aire qui doit être explorée, 2. le réseau des points à explorer sur cette aire, 3. le questionnaire qui donnera la base des enquêtes, et enfin, 4. le laps de temps pendant lequel les travaux de l'atlas devront être exécutés.

1. L'aire. L'intention des auteurs étant de préparer et de publier un Atlas du polonais, et non pas seulement un Atlas linguistique de la Pologne, on prendra en considération tout d'abord l'aire continue du polonais située autant dans les limites de l'Etat Polonais qu'en dehors de ses frontières, dans le Reich Allemand et dans la Slovaquie. On examinera ensuite les dialectes populaires des Polonais habitant au delà de l'aire ethnographique continue, autant en Pologne qu'en dehors, p. ex. les îlots polonais situés à l'est de l'aire continue, en Pologne et en URSS, puis ceux de Roumanie, de Slovaquie, de Yougoslavie et de Turquie. Il faudra tâcher aussi que l'Atlas rende les parlers des Polonais de grands centres d'émigration en Allemagne, en France, aux Etats Unis, au Brésil etc. On devra aussi tenir compte, dans l'Atlas, des traits régionaux du polonais commun, c'est-à-d. de ce qu'on appelle le polonais littéraire, présentés d'après la langue

[1] Ainsi pour l'Atlas de la Suisse et de l'Italie ont travaillé à recueillir les matériaux, à côté du principal explorateur Scheuermeier, encore Rohlfs et Wagner. Cf. Schrijnen J., *Essai de bibliographie de géographie linguistique générale*, Nimègue, 1933, p. 26.

des plus marquants écrivains contemporains originaires de différents endroits de Pologne.

2. L e r é s e a u d e s p o i n t s à enquêter. Pour saisir l'état du polonais sur les territoires ci-dessus indiqués on établira un réseau des points plus ou moins également répartis. L'expérience de l'Atlas précarpatique a montré qu'il fallait, pour certains secteurs, resserrer les mailles du filet. Alors le premier postulat de l'Atlas général du polonais doit être de serrer les mailles un peu plus que pour la Précarpatie, au lieu de les relâcher. Dans l'Atlas précarpatique il y avait un point d'enquête sur 700 km²; en admettant la même densité pour l'Atlas général du polonais, il faudrait répartir environ 570 points sur l'aire indiquée dessus [1], ce qui ferait, pour les mailles un peu plus serrées que pour l'Atlas de la Précarpatie, environ 600 points de repère. On aurait ainsi ± 650 km² pour un point. Cela représenterait une densité assez grande en comparaison avec d'autres Atlas; p. ex. celui de Gilliéron donne 830 km² pour un point; l'Atlas suisse-italien de Jaberg et de Jude a 765 km² par point; l'Atlas roumain de Pușcariu-Pop [2] 840 km², mais l'Atlas catalan de Griera 600 km² et l'Atlas italien de Bartoli — 310 km².

On choisira comme points d'enquête les localités au parler le mieux conservé, situées loin des centres urbains et artères de communication. Mais à côté des parlers de la campagne on examinera aussi les parlers urbains de diverses régions de la Pologne.

3. L e q u e s t i o n n a i r e. Un questionnaire comprenant a u m o i n s 2 mille questions fournira aux enquêteurs tous les renseignements concernant la grammaire et le vocabulaire des parlers examinés. Les questions de vocabulaire porteront sur tous les chapitres de la culture matérielle et spirituelle de l'homme. On appuiera surtout sur des sujets comme l'agriculture, l'élevage des animaux domestiques et autres occupations du paysan polonais, sur le règne animal et végétal, les maladies des hommes, des animaux et des

[1] L'aire entière qui aura été comprise dans l'enquête, c'est-à-d. l'aire linguistique continue et les îlots ci-mentionnés, les foyers d'émigration et les points régionaux peuvent être en somme déterminés par le chiffre ± de 400.000 km².

[2] En ajoutant l'enquête de Popovici aux points explorés par Pop on obtiendra 634 km² pour 1 point. Cf. P o p S. et P e t r o v i c i R., *Din Atlasul linguistic al Romaniei*, Dacoromania VII (1934) 59.

végétaux, les parties du corps etc. Plus encore: le choix des questions doit être fait de telle sorte qu'elles réfléchissent non seulement toutes les particularités du polonais, mais aussi celles des autres langues slaves, et qu'on y voie surtout les relations du polonais avec les langues slaves avoisinantes.

4. Le terme de l'exécution. Le temps nécessaire pour recueillir tout simplement les matériaux et transporter sur 2.000 cartes les matériaux recueillis dans 600 endroits dépendra tout d'abord des moyens pécuniaires: à mesure de leur affluence augmentera la vitesse des travaux; si les moyens manquent, la marche des travaux sera ralentie en conséquence.

En admettant que les finances ne feront pas obstacle au cours normal des recherches, on peut arrêter pour les travaux d'atlas les stades suivants:

a) Les travaux préparatoires: l'organisation d'un bureau d'atlas et d'une bibliothèque de première nécessité, la composition et la multiplication du questionnaire (on sera obligé, afin d'établir les questions, de reviser tous les questionnaires qui existent déjà, dialectaux et ethnographiques, parcourir toute la littérature dialectologique qui existe en polonais et partiellement celle en d'autres langues slaves), son expédition aux collaborateurs pour l'essayer sur place, la rédaction finale et l'impression du questionnaire, la préparation des carnets-questionnaires numérotés et pourvus de copies, la préparation des cartes muettes. Ces préparatifs prendront à peu près un an.

b) Les travaux sur le terrain. L'exploration d'un point du terrain ou de l'aire prendra 5 à 7 jours, alors même en ayant à sa disposition plusieurs enquêteurs, on ne pourra pas explorer pendant l'année plus de 120 points. Pendant la durée des travaux, c'est-à-d. pendant ces cinq ans, l'enquêteur principal, outre les recherches dans son territoire, aura à contrôler les résultats obtenus dans d'autres points; de toute façon il faudra ajouter un an supplémentaire pour la vérification finale des divers cas douteux qui peuvent encore surgir. On obtiendra ainsi le chiffre de 6 ans, nécessaire seulement pour recueillir les matériaux.

c) Cartographie. Les questionnaires remplis par les enquêteurs seront immédiatement envoyés au bureau de l'Atlas où, dès qu'un certain nombre de ces carnets sera parvenu, on entre-

prendra le transport des réponses sur les cartes. Admettons que le transport sur carte d'une réponse d'un point ne demande plus d'une minute: la somme totale en sera 1.200.000 minutes ou 20.000 heures — le temps nécessaire pour cartographier l'ensemble. Une personne travaillant 5 heures par jour arriverait à cartographier tout le matériel en un peu plus de 13 ans; deux personnes le feraient en 7 ans. Mais la cartographie se faisant plus ou moins simultanément avec le travail sur le terrain ne dépassera pas sans doute de plus d'un an le temps consacré à réunir les matériaux. Cependant en admettant qu'on dispose d'un plus grand nombre de cartographes (ce qui est loin d'être commode, car rend le contrôle beaucoup plus difficile), l'opinion que la mise en ordre des matériaux ne durera plus d'un an à partir de la fin des enquêtes sur le terrain semble une hypothèse très optimiste, si l'on veut tenir compte de l'expérience qu'avaient faite les auteurs des autres atlas.

d) La rédaction définitive des cartes et leur publication. L'ensemble de l'Atlas sera composé d'une Introduction et de 2.000 cartes, publiées en 20 fascicules à 100 cartes à peu près chacun. Si l'on n'admet que l'espace d'un an, à partir de l'achèvement de la cartographie, pour la publication du premier fascicule, nous l'aurions à la fin de la 9-e année après le commencement des travaux préparatoires.

Le mois de janvier 1939 pouvant être considéré comme le commencement des travaux préparatoires et le travail sur l'Atlas — nous le supposons — se développant dans les circonstances favorables, on peut indiquer la fin de l'année 1947 comme terme le plus proche où le 1-er fascicule de l'Atlas du polonais pourra paraître; les fascicules suivants paraîtraient tous les six mois.

La publication de l'Atlas n'est pas cependant absolument indispensable. L'essentiel, c'est de franchir la première étape, celle où l'on recueillera et cartographiera les matériaux. Le matériel cartographié et déposé à l'Académie des Sciences et des Lettres sera dès lors accesible aux savants, ainsi que c'était pendant longtemps pour l'Atlas allemand. Au fur et à mesure des moyens on pourra échelonner la parution des fascicules séparés en rendant ainsi l'Atlas accessible à un plus grand nombre des travailleurs ou bien même au public cultivé.

Les auteurs ne disposent actuellement d'aucunes ressources; né-

anmoins deux raisons les ont décidés à se mettre immédiatement au travail pour l'Atlas général du polonais.

D'abord ils ont le ferme espoir, dès que les travaux préparatoires auront été achevés et les enquêtes sur le terrain commencées, qu'on trouvera en Pologne des moyens pour mener à bonne fin une initiative scientifique aussi importante qui, si elle est dûment réalisée, fera époque dans les recherches concernant l'histoire et la géographie du polonais. Cet oeuvre, outre ses valeurs scientifiques, aura une énorme importance du point de vue national et de l'Etat.

Il y a une autre raison qui suffirait seule non seulement à faire entreprendre les travaux dont on vient d'exposer le plan, mais elle engagerait à les entreprendre le plus vite possible et avec la plus grande intensité. Divers facteurs font rapidement rétrécir aujourd'hui l'aire du polonais dialectal; maintes formes linguistiques se perdent sans retour: il faut les sauver au plus vite et, pour des générations futures, les conserver dans ce musée du polonais que sera l'Atlas. En même temps, il faut surprendre les nouvelles tendances du polonais et les directions de son développement provoquées par la marche triomphante du polonais commun.

Deux secteurs en particulier accusent le besoin pressant de voir les enquêtes le plus vite inaugurées. Le premier, ce sont les arrondissements industriels, par ex. la Région Centrale Industrielle, où la naissance des nouveaux foyers d'industrie et l'affluence des ouvriers venant de toutes parts de la Pologne font que la situation dialectale subit des transformations aussi sensibles que rapides. L'autre secteur, menacé plus profondément et de façon tragique, c'est l'aire continue et unie du polonais dans le Reich Allemand. Les nouvelles qui nous arrivent de ce côté-là de la frontière sont si alarmantes [1] qu'il n'y a pas de moment à perdre et les enquêtes territoriales y auraient dû être déjà en pleine marche. Tout délai sur ce terrain peut causer, autant au point de vue scientifique que national, des pertes douloureuses et irréparables.

[1] Cf. Olesch R., Beiträge zur oberschlesischen Dialektforschung, Leipzig 1937, pp. XVI—XVII et du même auteur: Die slavischen Dialekte Oberschlesiens, Leipzig 1937, 6 p.

6. MARKIEWICZ Z.: **Grupa Medanu jako wyraz naturalizmu francuskiego.** ***(Le groupe de Médan comme expression du naturalisme).*** Séance du 13 février 1939

L'ouvrage présenté est consacré à l'étude du groupe des écrivains qui — d'après l'auteur — représentent le mieux le naturalisme.

Le chapitre premier est une introduction historique. L'auteur s'est efforcé de dégager de différents courants et de diverses opinions esthétiques quelques qualités-maîtresses de la littérature et de la pensée française du XIX[e] siècle. Il les cherche dans la doctrine et dans la correspondance des principaux maîtres de cette époque (surtout la deuxième moitié du XIX[e] siècle). Ces idées et ces procédés développés, creusés en profondeur et parfois exagérés peut-être sous l'influence des facteurs historiques (p. ex. la guerre de 1870 et son rôle dans la vie de la jeune génération) vont se retrouver à un degré beaucoup plus fort dans le naturalisme.

Tout particulièrement l'influence de Balzac — l'étude de la société et l'élément social qui s'y rattache dans ses romans — de Flaubert — l'objectivisme et l'impassibilité — et celle de Taine — la suprématie de la science sur les arts et notamment sur la littérature — ont joué un grand rôle dans ce procès chimique qui avec des éléments connus depuis longtemps a créé un corps nouveau. En poursuivant l'étude par la méthode historique l'auteur analyse plus loin (chapitre II) le moment de la formation du groupe sous l'influence de Zola. Les silhouettes d'écrivains, surtout celle de leur chef, et l'accueil défavorable du public, servent à caractériser le milieu dans lequel le naturalisme s'élaborait peu à peu.

Les chapitres suivants forment un autre ensemble. Ils analysent la conception du monde et l'attitude des principaux représentants du groupe. L'auteur caractérise d'abord la qualité et l'intensité de leur pessimisme-résignation, différent de la révolte romantique. Puis il constate que leur ironie, résultat des causes qui sont autres que celles que l'on trouve chez leurs prédécesseurs, se présente sous un autre aspect. Enfin l'auteur attire l'attention sur le fait que l'objectivisme médanien introduit de nouvelles valeurs émotionnelles. Deux éléments — le manque de sympathie

pour les personnages et l'impassibilité y contribuent tout spécialement.

Les idées sociales du courant examiné différaient aussi des normes alors en usage. La haine de la bourgeoisie qui pour les naturalistes est le symbole de la bêtise, de l'égoïsme et de l'hypocrisie fait déverser leur sympathie sur le peuple ce qui logiquement entraîne un changement dans les opinions morales.

Les idées scientifiques du XIXe siècle alors à l'apogée du triomphe: le darwinisme, la théorie de l'influence du milieu, de l'hérédité et celle qui exagérait le facteur physiologique des sentiments, bref le matérialisme assez grossier, forment la substance du naturalisme philosophique où des hypothèses hardies ont pris la place de la philosophie et de la religion.

Enfin l'auteur s'occupe de l'esthétique et de la technique du groupe. Il analyse l'idée et la portée du »document«, lié à jamais au naturalisme et souligne les valeurs artistiques du courant. Elles furent magistralement appliquées à la grande trouvaille du naturalisme à savoir l'art de créer l'ambiance, »le climat«. Dans la suite l'auteur marque la position des naturalistes en ce qui concerne deux dilemmes de l'esthétique toujours d'actualité flagrante; il va sans dire que comme chaque courant le naturalisme était obligé de se prononcer en cette matière; ainsi préfera-t-il la copie à la transformation et la vraisemblance à la vérité.

Au dernier chapitre l'auteur essaie de conclure. Le naturalisme étudié de deux méthodes différentes lui apparaît comme un courant homogène. Ses principaux défauts sont: le fait de borner les horizons et de se résigner à représenter la réalité e x t é r i e u r e. En outre le pessimisme plutôt factice et qui est le défaut organique du courant en question lui nuit beaucoup. A l'avantage du naturalisme on peut citer le fait qu'il a été le champion du libéralisme. Dans le domaine de la technique du roman il a exercé une influence bienfaisante par le retour à la précision de Balzac (surtout lorsqu'il s'agit de camper les personnages et de représenter les milieux) ainsi que par le renforcement de la construction.

Le but supplémentaire de ce chapitre est de placer le courant étudié au milieu des autres qui lui ressemblent et qui prolongent leur »vie posthume« jusqu'à nos jours.

7. MILEWSKI T.: **O monoftongizacji dwugłosek w językach indoeuropejskich.** ***(Sur la monophtongaison des diphtongues dans les langues indo-européennes).*** Séance du 25 janvier 1939

Les diphtongues *ei* et *ou* se sont simplifiées dans les langues indo-européennes en *ī* et *ū* ou en *ē* et *ō*. Le développement *ei* en *ī* est plus fréquent. Nous le trouvons en grec (*ei* ⇒ *ẹ* ⇒ *ī*), en albanais, en latin (*ei* ⇒ *ẹ* ⇒ *ī*), en germanique et en slave, tandis que la monophtongaison *ei* en *ē* ne s'est accomplie qu'en arménien (i.-e. *ei oi* ⇒ arm. *ei* ⇒ *ē*), en ombrien et dans les langues celtiques. Le développement *ou* en *ū* est caractéristique pour le grec (*ou* ⇒ *ọ* ⇒ *ū*) et pour le latin. Au contraire, en ombrien et dans les langues celtique *ou* est devenu *ō*. Les faits qu'on vient d'exposer prouvent que dans les langues, qui contenaient dans leurs systèmes les voyelles *ē* et *ō*, les diphtongues *ei* et *ou* sont devenues *ī* et *ū* et au contraire, dans les langues qui ne conaissaient pas ces voyelles les diphtongues en question sont devenues *ē* et *ō*.

Dans les langues indo-européennes les diphtongues *ai* et *au* se sont simplifiées en *ē* et *ō*. En slave les diphtongues i.-e. *ou* et *au* ont passé à *åu* qui à l'époque historique est continué par *u*. Ce traitement est facile à expliquer. Une tendance phonétique à la labialisation du phonème *å* (de l'i.-e. *a* et *o*) a agi en slave commun et elle a causé le passage de cette voyelle en *o* et la transformation de la diphtongue *åu* en *ou* qui s'est simplifiée en *u*.

La diphtongue *eu* ne s'est simplifiée immédiatement dans aucune langue indo-européenne et le phonème *oi* n'est traité séparément des autres diphtongues qu'en grec, dans les langues italiques et dans le groupe de dialectes brittoniques. Il faut supposer que dans ces langues la diphtongue *oi* s'est développée ou en *ou* ou en *oe*. Le passage du phonème *oi* en *ou* s'accomplit vraisemblablement dans les langues italiques (cf. v. lat. *couraverunt* à côté de pélign. *coisatens* 'curaverunt') et en brittonique. Au contraire, le développement de la diphtongue *oi* en *oe* est caractéristique pour le grec et en latin nous le trouvons après les consonnes *p* et *f*. Chacun de ces deux procès a subi des complications ultérieures.

La diphtongue *ou* provenant de l'i.-e. *oi* s'est simplifiée en *ū* ou en *ō* suivant les mêmes principes que nous avons déjà établi pour le traitement de l'i.-e. *ou*. Dans les langues qui ne possé-

daient pas dans leurs systèmes phonologiques la voyelle *ō*, c'est-à-dire dans le dialecte de Préneste et en ombrien, la diphtongue *ou* provenant de l'i.-e. *oi* est devenue *ō*. Au contraire, en latin de Rome et en brittonique commun où la voyelle *ō* était connue, la diphtongue étudiée s'est simplifiée en *ū*.

Suivons maintenant l'évolution de la diphtongue *oe* provenant de l'i.-e. *oi*. Il faut supposer que ce phonème a passé partout en *ȫ* qui s'est fondu ensuite avec la voyelle du système le plus rapproché. La voyelle la moins éloignée du phonème *ȫ*, c'était en latin du IIe siècle av. J.-C., la voyelle *ē* (de l'-i.-e. *ē*) et en attique du IIIe siècle après J.-C. le phonème *ǖ* (de l'i.-e *ū*). Ainsi sous l'influence de l'assimilation à ces phonèmes les plus proches la voyelle *ȫ* a passé dans la langue de Rome en *ē* et dans le dialecte attique en *ǖ*.

Les faits exposés prouvent que dans les différentes langues de notre famille et aux diverses époques de leur évolution la diphtongue *ei* s'est simplifiée ei *ī*, *ou* en *ū*, *ai* en *ē*, *au* en *ō* et *oi* en *ū*. Le développement des diphtongues *ei* et *ou* en *ē* et *ō*, qui présente la plus grande déviation de cette règle, tient à certains détails de la structure des systèmes phonologiques des différenlangues. Il y a ici à distinguer quatre cas particuliers que nous allons analyser séparément.

Il y avait un groupe de langues qui ont possédé à l'époque de la monophtongaison des diphtongues le système des voyelles longues du type suivant:

ū			*ī*
	ō	*ē*	
	ā		

A ce groupe de langues appartient le latin de Rome et les dialectes grecs. Le système des voyelles longues antérieures de la même structure apparaît en germanique et en slave. Dans les langues de ce type qui ont employé les voyelles *ē* et *ō* à côté des sons *ī* et *ū* la monophtongaison des diphtongues *ei* et *ou* devrait toujurs causer la perte du caractère propre de ces phonèmes par suite de leur identification avec les voyelles qui existaient déjà dans le système. Dans ces conditions-là c'est l'assimilation régressive qui a prévalu dans la langue en transformant les phonèmes en question en *ī* et *ū*.

Un procès phonétique d'un autre type s'est accompli en slave commun. Le système des voyelles longues de cette langue était le suivant:

ȳ   *ī*

å̄   *ē*

Dans ce système qui ne connaissait ni la voyelle *ō* ni *ū* aucun des deux types possibles de la monophtongaison de la diphtongue *ou* ne pouvait provoquer son identification avec une voyelle qui existait déjà dans le système. Grâce à cela le caractère particulier du phonème *ou* n'était pas ici en péril. Dans ces conditions la diphtongue *ou* a passé en *ū* sous l'influence de l'assimilation régressive du même type que dans le cas précédent.

A l'époque de la monophtongaison de la diphtongue *ou* provenant du plus ancien *oi*, le brittonique commun appartenait au troisième groupe de langues. Le système brittonique des voyelles longues était le suivant:

ǖ   *ī*

ō   *ē*

ā

Dans ce système qui n'a pas connu la voyelle *ū* il n'y avait qu'une seule possibilité pour sauver le caractère particulier du phonème *ou* malgré sa monophtongaison, c'était de la transformer en voyelle postérieure fermée. Dans ces conditions la diphtongue mentionnée s'est simplifiée réellement en *ū*.

Les systèmes des voyelles longues du dernier groupe des langues étudiées ici appartenaient à deux types qui possédaient une structure semblable à certain égard. Le système du celtique et de l'arménien était le suivant:

ū   *ī*

ā

Un autre système a fonctionné en ombrien, dans les dialectes latins ruraux de Préneste et de Faléries et en lito-letton:

ū   *ī*

ọ̄   *ẹ̄*

ā

Le trait commun des système phonologiques de deux types mentionnés c'est l'emploi des phonèmes *ī* et *ū* lié à l'absence des

voyelles $\bar{e}$ et $\bar{o}$. C'est pourquoi le passage des diphtongues en question en $\bar{e}$ et $\bar{o}$ présentait ici un seul type possible de monophtongaison qui n'eût pas causé la disparition du caractère particulier des phonèmes *ei* et *ou*. Alors l'assimilation progressive a prévalu dans la langue en transformant les diphtongues *ei* et *ou* en $\bar{e}$ et $\bar{o}$. Grâce à ce fait le nombre des phonèmes n'a pas diminué et le système des voyelles a gardé sa valeur sémantique primitive.

---

8. MÜNCH H.: **Kształtowanie się topografii miast wielkopolskich, lokowanych na prawie niemieckim w w. XIII i XIV.** ***(Grundrissbildung der deutschrechtlichen grosspolnischen Städte des XIII und XIV Jahrhunderts).*** Séance du 16 janvier 1939

Die Arbeit besteht aus drei Kapiteln. In dem ersten werden die Bestandteile der mittelalterlichen Stadtanlage besprochen und die Ergebnise der deutschen und polnischen Forschungen über die topographische Stadtbildung geschildert, ferner wird die Methode der Bearbeitung dargestellt. In dem zweiten Kapitel werden die Stammsiedlungen, aus welchen die Städte emporwuchsen und an die sie sich anschlossen, festgelegt, nachher wurde die topographische Lage dieser Stammsiedlungen, wie auch der Städte selbst, beschrieben. Das dritte Kapitel über den Grundriss der Städte des XIII und XIV Jahrhunderts besteht aus zwei Teilen, von denen der erste der Analyse des kartographischen Materials gewidmet ist (die Grundlage bilden hier die ältesten Katastralpläne, zugleich werden aber die schriftliche Quellen wie auch die Ergebnise der prähistorischen Ausgrabungen in Betracht genommen), der zweite enthält den Werdegang des Grundrisses dieser Städte.

Den Hautproblem bildet die Frage, ob die noch heute gültige Anschauung, dass im Bereiche der topographischen Erscheinungen im Gebiete der Stadtforschung ein grundsätzlicher Unterschied zwischen der Zeit vor deutschrechtlichen Kolonisation und der Zeit dieser Kolonisation stattfindet, berechtigt ist.

Das Ergebnis der Forschungen ist die Feststellung der topographischen Abhängigkeit der Städte aus dem XIII und XIV

Jahrhundert von den älteren Stammsiedlungen, welche einen militärischen (Burg, Vorburg) und wirtschaftlichen Charakter (Markt, *civitas*, Dorf *scil. forensis*) hatten. Die Verleihung des deutschen Stadtrechtes den bereits früher vorhandenen Stammsiedlungen von wirtschaftlicher Bedeutung kommt als typische Erscheinung vor. Die Vorburg, die in der ganzen Arbeit als befestigte und durch ihre Befestigung mit der Burg eng verbundene Ansiedlung angesehen ist, wird im Laufe des XII—XIII Jahrhunderts eine sich überlebende Siedlungsform. Sie verliert ihre Bedeutung zu Gunsten des Marktes, der unter dem Schutze derselben Burg emporwächst, jedoch ohne der Burg topographisch angegliedert zu werden, was für die Vorburg charakteristisch ist. In manchen Fällen wird eine Wanderung der Burg aus morastigem auf trockenen Gebiet beobachtet, dagegen die Stammsiedlungen wirtschaftlichen Charakters (die Stadt einschliessend), welche mit derselben Burg verbunden waren, werden von einer offenen zu einer Schutzlage befördert.

In Beziehung auf den Grundriss hat man drei typische Primitivanlagen festgestellt:

1) mit langgestrecktem viereckigem und trapezoidalem Marktplatze,

2) mit langgestrecktem angerförmigem und angerförmig-viereckigem Marktplatze,

3) mit kurzgestrecktem viereckigem Marktplatze (= der Ring).

Unabhängig von anderen, unterliegt jede dieser Primitivanlagen einem Umwandlungsprozess von der sich selbst bildenden bis zur normalisierten Form. Die Bildung der ersten Primitivanlage hängt im Ganzen von der Bodengestaltung der zweckmässig besiedelten Fläche ab, der zweiten von der Bodengestaltung und des Weges, der dritten von den Wegen und Befestigungen. Alle diese drei Primitivanlagen werden unter den Stammsiedlungen wirtschaftlichen Charakters, welche den deutschrechtlichen Städte vorangehen, also den Märkten, *civitates* und Dörfern getroffen. Einige von ihnen befinden sich an der Stätte der frühgeschichtlichen Vorburgen.

Die ersten zwei Primitivanlagen unterliegen gewöhnlich einem Umgestaltungsprozess zu einer Anlage mit kurzgestrecktem viereckigem Marktplatze (der Ring). Nach der Ausscheidung aus dem

langgestreckten Marktplatze bekommt der Ring eine exzentrische Lage in der ersten Primitivanlage, in der zweiten dagegen nimmt er den breitesten Teil des angerförmigen Marktplatzes, in seiner Mitte. Die Ausscheidung des Ringes aus dem ursprünglich langgestreckten Marktplatze ist mit der Einführung eines neuen Bestandteiles der Standlange, nämlich der sogenannten Markteinrichtungen verbunden.

Sie bestehen in grösseren Städten aus *domus mercatorum*, *venditorium*, der Fleischbänken und Buden, in kleineren Städten nur aus den Fleischbänken und Buden. Die Markteinrichtungen sind im Prinzip das Eigentum des Fürsten, gewöhnlich tritt er einen Teil der aus ihnen fliessenden Einkünfte dem Vogt und der Stadt ab. Im Verhältnis zu den aufgezählten Markteinrichtungen ist das Rathaus ein späterer Bau, es wird nicht bald nach der Verleihung des Stadtrechtes an die Siedlung errichtet. Die Ausscheidung des Ringes aus dem ursprünglich langgestreckten Marktplatze musste chronologisch mit dem Verleihung des Stadtrechtes an die Siedlung nicht zusammentreffen, innsbesonders betrifft das die zweite Primitivanlage.

Die im Gebiete Grosspolens allgemein übliche Lage der Kirche an der Peripherie der Siedlung oder ausserhalb derselben, kennzeichnend für alle drei Primitivanlagen in allen Phasen ihrer Entwicklung, verschieden von der Lage der Kirchen in den brandenburgischen Städte, schliesst den Einfluss der Urbanistik dieses Gebietes auf den Umgestaltungsprozess der grosspolnischen Primitivanlagen zu typischen Stadtplanformen aus. Dieser Einfluss zeigte sich nur in einigen Städten aus dem Kreise Wałcz und dem Gebiete der unteren Warthe.

Mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit darf man das Auftauchen der einzelnen Primitivanlagen im XII und in der ersten Hälfte des XIII Jahrhunderts annehmen. Im XIII Jahrhundert kommt die Normalisierung und Umgestaltung der beiden Primitivanlagen in typische städtische Form zum Ausdruck. Dieser Prozess sowie der Prozess der Verallgemeinerung aller Primitivanlagen, die als Anlageformen für die deutschrechtliche Städte kennzeichnend sind, dauert die ganze zweite Hälfte des XIII und den XIV Jahrhundert hindurch.

Weitere Untersuchungen, zu denen man größere Zahl archäolo-

gischen wie auch kartographischen Materials in Betracht nehmen muss, werden für folgende in der Arbeit hervorgehobene Probleme erforderlich:

1) welche Wirkung die reguläre Bebaung der frühgeschichtlichen Vorburg auf die spätere Bebaung derselben Stätte geübt hat? — In dieser späterer Bebaung treten an Stelle der frühgeschichtlichen Reihen der Häuser die mittelalterliche Gruppierung der Hausgrundstücken,

2) welchen Einfluss die deutschrechtliche ländliche Kolonisation auf die Stadtgrundrissbildung ausübte? — In Beleuchtung der in Arbeit durchgeführten Analyse darf man der Ansicht Ausdruck geben, dass durch die deutschrechtliche ländliche wie auch städtische Kolonisation nur die bereits bestehenden und für Marktsiedlungen massgebende Anlageformen verallgemeinert wurden,

3) das Problem des unmittelbaren Einflusses des Besitzers, anfänglich des Fürsten, auf die Ausbildung der typisch städtischen Anlageform mit dem viereckigen kurzgestreckten Marktplatze durch Erbauung der Befestigungen und der Markteinrichtungen im eigenen Wirkungskreise,

4) das Problem des Einflusses des schlesischen Städtebaues auf das — vorübergehende — Erscheinen des fürstlichen Regals im XIII Jahrhundert, dass die Befestigungen und die Markteinrichtungen umfasst, ausserdem das Problem des Einflusses der Urbanistik dieses Gebietes auf das Erscheinen und Verbreitung der Primitivanlage mit dem angerförmigen Marktplatze.

Nach diesen Ergebnisen und Beobachtungen kann man annehmen, dass die grosspolnischen Städte ihre Anlagen einem lang dauernden Gestaltungsprozess verdanken, der in die Zeiten, welche dem Zeitalter der deutschrechtlichen Kolonisation vorangehen, zurückreicht. Dieser Prozess verlief in analogischer Weise, wie dieser, welcher sich in den westlich von Grosspolen angrenzenden Gebieten vollzog. In allgemeinen Umrissen stellt er sich folgenderweise dar: die befestigten Vorburgen machen den offen angelegten Märkten Platz, diese dagegen umwandeln sich in manchen Fällen in eine befestigte mittelalterliche Stadt.

---

9. PACHOŃSKI J.: **Królestwo Obojga Sycylii a wielka rewolucja francuska (1789—98).** ***(Le Royaume des Deux Siciles et la Révolution française [1789—98]).*** Séance du 20 février 1939

Ce travail est la première monographie polonaise du sujet. Il constitue, dans le domaine de l'historiographie générale, un essai révisionniste par rapport aux études désuètes italo-françaises du XIX-e s.; il est dû non seulement au grand développement des recherches complémentaires du XX-e s., mais aussi aux recherches effectuées personnellement dans les archives de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Autriche et de Pologne.

Le travail se compose de deux parties séparées. La première, limitée au chapitre d'introduction, comprend la synthèse des cinquante ans de règne des Bourbons de Sicile à l'époque qui précéda la Révolution. Les 11 chapitres suivants donnent l'analyse détaillée des 10 premières années de la Révolution.

A la fin du XVIII-e s. le Royaume des Deux-Siciles comprenait 1550 milles^2 sur le continent, la Sicile et quelques petites îles dans la Méditerranée. Le chiffre de la population atteignait 6.000.000. Le pays avait de grandes richesses naturelles mais était très en retard au point de vue du développement social, économique et culturel. Jusqu'en 1734 l'Autriche et l'Espagne le traitaient comme une sorte de colonie d'outre mer. Charles (1735—59) de la nouvelle dynastie de Bourbon-Sicile, fut le premier à introduire des réformes; il s'efforça, aidé de son ministre Tanucci, homme très doué, de transformer les relations moyenageuses et féodales en un absolutisme éclairé. Malheureusement, son fils Ferdinand IV, non instruit, avide de plaisirs et indifférent aux affaires de l'état, ne lui succéda pas dignement. Aussi, à partir de 1777, est-ce la femme de Ferdinand IV, l'ambitieuse Marie Caroline d'Autriche, qui régna effectivement, aidée de son ministre et amant John Acton (à partir de 1779). Ils brisèrent la tradition du pacte de famille et cherchèrent à s'appuyer sur Londres et Vienne. Cependant leur règne ne fut pas populaire. Des réformes appliquées à la légère et des impôts toujours nouveaux faisaient naître le mécontentement. La cour et les armements épuisaient entièrement le revenu annuel de 12,000.000 de ducats; on n'accordait que très peu d'attention au développement du commerce, de l'industrie et des voies de communications; l'admini-

stration et la jurisprudence étaient loin d'être satisfaisantes. C'était pis encore pour l'instruction; le merveilleux développement de la science et des arts dans la capitale contrastait avec l'extrême ignorance de la province. Mêmes contrastes au point de vue social: la noblesse et le clergé vivaient dans l'opulence tandis que les bourgeois et principalement les paysans menaient une vie très misérable. Bien que les nouveaux courants de l'Occident soient parvenus dans le Royaume grâce aux travaux de A. Genovesi, F. Galiani, G. Filangieri ou M. Pagano, grâce aux fréquents voyages des grands et aux forts contacts entre les loges franc-maçonnes de Sicile et de Paris, la cour ne comprenait pas la nécessité des réformes sociales et n'y pensait pas.

Rien alors d'étonnant à ce qu'on n'ait point compris le sens profond des événements de Paris de 1789 dans l'entourage du trône et, pendant plus de six mois, on supposa que ce n'étaient que les symptômes d'une crise financière passagère en France. Mais en 1790 on voit paraître la crainte que le mauvais exemple ne provoque des troubles dans le Royaume, notamment en ce qui concerne les impôts. On institua alors »quelque chose dans le genre d'un cordon sanitaire contre l'épidémie«, on censura les journaux et la police surveilla les Français. Ces mesures de prudence semblèrent à tel point suffisantes, qu'en automne 1790, le roi et la reine n'hésitèrent pas à se rendre en Autriche pour 8 mois entiers (triples mariages). A Vienne ils considérèrent les événements sous un autre jour, plus menaçant et, pendant le voyage du retour ils essayèrent d'organiser une ligue italienne pour la défense du trône de France. Ayant échoué en ceci, ils donnèrent de l'argent aux émigrés royalistes et firent des ennuis aux représentants officiels de la France. Après l'emprisonnement de Louis XVI au Temple, Acton chercha visiblement à nuire à la France dans ses relations diplomatiques (Mackau, Sémonville). Cependant à Naples une partie de l'aristocratie et la franc-maçonnerie exigeaient une constitution.

A Paris, au début de la Révolution, on ne s'intéressait au Royaume des Deux-Siciles qu'en tant que principal fournisseur de blé pour la France méridionale. Cependant, les mesures de défense de Ferdinand IV, qui frappaient les intérêts commerciaux de la France, provoquèrent des interventions diplomatiques. Le conflit devenant plus grave, on en vint à projeter plusieurs plans

d'invasion du Royaume; les principaux furent; celui de Chalier, qui dirigeait les affaires commerciales à Palerme (1790) et du chargé d'affaires à Naples Cacault (1791). Cependant la France républicaine prit sa revanche. Le 16 XII 1792 la flotte de Latouche-Tréville obligea Ferdinand IV à reconnaître la République Française et à rester neutre, et Acton à présenter des excuses. Etant donné les tendances nettement royalistes de la population, les Français ne cherchèrent pas à provoquer une révolution, ainsi qu'ils l'avaient projeté tout d'abord; mais lors de leur seconde visite, ils organisèrent un club révolutionnaire soutenu par la franc-maçonnerie dont la partie radicale fut le début de la Société Patriotique au caractère républicain. Peu après, cependant, la majeure partie des membres fut arrêtée (février 1793).

En apprenant l'exécution de Louis XVI (le 21 I 1793) et l'entrée de la Grande-Bretagne et de l'Espagne dans la coalition, Ferdinand IV signa le 12 VII 1793 un traité d'agression et de défense avec la Grande-Bretagne; il prit part avec un corps de 6.000 hommes à la défense de Toulon, ce qui lui coûta 600 hommes et 500.000 ducats de matériel de guerre. Malgré cet échec il ne pouvait être question de se retirer de la lutte puisque les républicains avaient sur la conscience le sang de la soeur de la reine, Marie Antoinette. Cependant des difficultés d'ordre financier et la crainte d'une révolution dans le pays réduisaient les secours envoyés à la coalition. Aussi, en 1794, en plus de la flotte 3 régiments seulement de la cavalerie napolitaine combattaient en Lombardie. En 1794 le sentiment du danger que représentaient les jacobins était si grand, que l'on perdit toute mesure non seulement pour évaluer leur nombre que l'on éxagérait jusqu'à 50.000, mais aussi dans les répressions. Un Tribunal d'État nommé tout spécialement du 27 III au 31 X 1794 intenta plusieurs centaines de procès. On n'épargnait personne, même pas l'aristocratie; les condamnations à mort ne manquent pas. En de telles conditions la vie de société disparut entièrement; ce n'étaient que dénonciations, paniques, salves sans raison contre la foule.

L'année 1795 s'annonçait encore plus mal. On découvrit des complots en Sicile, dans l'armée, dans la garde du corps, on arrêta même le gouverneur de la prison »Vicaria« Medici. Il fallut rétablir le Tribunal d'État. Le gouvernement subit également de sérieuses modifications. Acton essayait de se rendre indépendant

et, au su du roi, de faire la paix avec la France; il fut démasqué par la reine et dut démissionner (24 IV). La disgrâce ne dura qu'un an. Le prince Castelcicala lui succéda. En 1796, au printemps, Naples se demandait s'il ne fallait pas envoyer toute l'armée en Lombardie, ce qui aiderait à détruire l'armée française. Mais Vienne ne voulait accorder aucune subvention et le pays était dans la misère. Pour couvrir les frais de guerre on avait réquisitionné jusque là 30,000.000 de ducats dans les banques et émis des assignats sans garantie pour 35,000.000, ce qui avait provoqué une dévaluation 1:3, puis 1:6, ruinant ainsi des milliers de personnes; le commerce déclinait, les épidémies et la faim se répandaient de plus en plus. On décida alors de demander l'armistice. Bonaparte ne fut pas très exigeant (il demande seulement de se retirer de la coalition) n'ayant pas de forces suffisantes pour attaquer Naples, et le 5 VI on signa à Brescia. Le Directoire ne fut pas satisfait et, au cours des pourparles de paix ultérieurs, s'efforca d'imposer de très dures conditions à Ferdinand IV. Mais lorsqu'il apparut que Naples s'unit à Rome et est prêt à se battre, Paris céda; le 10 X 1796 on signa la paix. Naples promettait de rester neutre et de ne pas faire entrer dans ses ports plus de 4 vaisseaux de ligne; il devait punir les coupables de l'effraction à l'ambassade de France à l'époque de Mackau et conclure dans le plus bref délai un traité de commerce qui garantirait à la France les plus grands privilèges. Par des notes secrètes, Ferdinand s'engageait à payer 8,000.000 de francs de dédommagements de guerre, en revanche les Français promirent de cesser toute campagne révolutionnaire en Italie centrale et méridionale. Ce traité fut très mal accueilli à Rome et à Vienne où on lui reprochait d'avoir eu une influence sur la capitulation de Pie VI (Tolentino 19 II 1797) et d'avoir contraint l'Autriche à traiter à Leoben (18 IV). Mais le marquis Gallo sut modifier la mauvaise impression à Vienne; il se révéla excellent en qualité de plénipotentiaire de l'empereur dans les pourparlers d'armistice et de paix. On éspérait même à Naples qu'il réussirait à obtenir de Bonaparte des territoires, même au prix du démembrement des États de l'Église. Cependant, quand Bonaparte refusa Ancône, on jugea préférable de laisser là tout pourparler, tout en prenant la ferme décision de prendre possession à la première occasion de la rive adriatique convoitée.

Les jacobins, dont l'activité s'était trouvée refrénée en raison des persécutions, fondèrent à Naples en 1797 un nouveau club qui se divisa bientôt en deux: Romo et Lomo. Le premier, plus extrémiste, avait pour devise: *República o morte,* le second se bornait à exiger une constitution: *Libertà o morte.* L'agitation des deux clubs forçait la police à être constamment en éveil. Toutes les prisons étaient pleines (plus de 2.000 personnes).

Après la paix de Campo Formio, 17 X 1797, Naples espérait pouvoir respirer pour longtemps; l'on nomma premier ministre le marquis Gallo bien vu à Vienne et à Paris. Mais lorsque le pape fut détrôné et la République Romaine proclamée, 15 II 1798, on comprit que les Français ne pensaient pas sérieusement à la paix; la destitution de Pie VI était un gros échec pour la diplomatie napolitaine. En effet, Ferdinand ne tirait aucun profit de la destitution du pape, au contraire il se sentait dangereusement menacé par le voisinage républicain. Pour parer à l'échec de son beau-père, l'empereur le soutint par un traité de défense, 19 V 1798, par lequel il promettait à Ferdinand un secours de 60.000 ou même de 80.000 hommes en cas d'attaque de la part de la république: en revanche, dans les mêmes circonstances, Ferdinand devait aider l'Autriche avec 30—40.000 hommes et 3—4 frégates dans l'Adriatique.

Désirant s'attacher Naples lors de l'expédition de Bonaparte en Egypte, la France offrait à Ferdinand les principautés de Pontecorvo et Bénévent. Les bonnes relations ne durèrent que peu de temps. L'ambassadeur de France Garat, ayant appris l'alliance avec l'Autriche, posa au roi toute une série de conditions qui, une fois remplies, prouveraient que le pacte avec Vienne n'existait pas. Ferdinand IV, effrayé par les préparatifs maritimes de Bonaparte, dut se soumettre en partie. Garat put alors remettre en liberté les prisonniers politiques non jugés et liquider le Tribunal d'État.

Le 13 VI, Bonaparte occupe Malte: c'est non seulement la violation des droits souverains de Naples mais une sérieuse menace du point de vue militaire. Aussi, lorsque le contre-amiral anglais Nelson, avec une forte flotte, se mit à la poursuite de Bonaparte, le roi et la reine ne se décidèrent-ils pas à passer ouvertement du côté antirépublicain, mais lui donnèrent en secret des pilotes et des indications; par l'intermédiaire de lady Hamil-

ton, la reine envoya au gouverneur de Syracuse l'ordre de prêter aide à la flotte anglaise le cas échéant. On violait ainsi le pacte de neutralité et d'une façon d'autant plus blâmable que la flotte française fut rejointe et détruite près d'Aboukir, 1 VIII 1798. Cependant, Naples craignait tant les répressions de la France, qu'avant même l'arrivée de cette nouvelle, voulant occuper les forces françaises de la République Romaine, on provoqua un grand soulèvement dans le département de Circeo. Les républicains eurent vite fait de noyer l'insurrection dans une mer de sang. Naples ne parvint pas non plus à mener à bonne fin le »grand plan« qui consistait à conclure une alliance avec l'Autriche et la Grande Bretagne et à partager entre les trois pays les influences italo-méditerranéennes.

Après la défaite d'Aboukir, Naples était d'avis qu'il fallait immédiatement lutter contre la France. La reine soutenait cette opinion à l'encontre de la thèse de Gallo qui préférait attendre l'action en bloc de la coalition. Les Anglais poussaient à la guerre, Vienne voulait attendre. Cela dépendait en grande partie du général autrichien Mack, envoyé en qualité de chef de l'armée du Royaume de Deux-Siciles avec l'ordre de ne pas commencer trop tôt l'offensive. Cependant celui-ci céda à ses propres ambitions et aux opinions optimistes du parti qui voulait la guerre et désirait occuper la majeure partie des États de l'Église. Ne connaissant pas bien son armée (52.000 hommes sous les armes) il la jugea cependant apte à combattre et à vaincre. Profitant alors de ce que la nouvelle de l'occupation des Grisons par les Autrichiens le mettait à l'abri des reproches de Vienne, il commença la campagne le 23 XI, bien trop tôt et trop légèrement. Elle se termina, comme on le sait par une catastrophe: le roi et la reine se réfugièrent en Sicile et l'on proclama la République Parthénopéenne.

Dans le cadre général du travail l'auteur considère également le rôle de l'émigration polonaise, dans un problème qui paraît éloigné, et l'attitude de certains héros du récit, comme Marie Caroline, Gallo, Garat et autres à l'égard de la question polonaise.

---

10. PILECKI J.: **Gryf i sfinks w zasięgu egejskim, ich znaczenie i geneza.** ***(Le griffon et le sphinx dans l'aire égéenne, leur sens et leur origine).*** Séance du 23 mars 1939

L'analyse des monuments conservés amène à la conclusion que dans l'aire égéenne, le griffon et le sphinx appartiennent au domaine des formes de la civilisation mycénienne. La forme mycénienne du griffon et du sphinx rayonne dans les Cyclades, à Rhodes, en Chypre; il est probable qu'elle a été également acceptée par les artistes crétois. Cette conclusion éclaire les relations qui se sont établies entre les forces créatrices de culture dans l'aire égéenne.

L'auteur se propose de montrer que l'expression courante créto-mycénien est impropre en ce qui concerne tant le griffon et le sphinx, que l'ensemble des rapports dans le Crète et la Grèce continentale à l'époque du bronze; il est imposible de parler d'une culture créto-mycénienne comme une unité. Ce terme garde sa signification comme désignation d'une certaine époque dans l'histoire de la culture de l'aire égéenne, mais à condition d'entendre par là les contacts de deux cultures distinctes, fondées sur les bases sociales, religieuses et artistiques différentes. Le chapitre I de ce mémoire est consacré à exposer cette thèse.

Le griffon et le sphinx mycéniens occupent une place de premier plan, tant parce qu'ils sont représentés par le plus grand nombre de monuments conservés, que par la stabilité de la conception et la permanence de la forme stylistique pendant tout le cours de la civilisation mycénienne, de ses origines à son déclin. Ces figurations sont marquées au caractère du style mycénien: un certain esprit de réalisme allié au traitement ornemental de l'ensemble. L'aile est un élément particulièrement caractéristique de la forme stylistique du griffon et du sphinx. Le partage de l'aile en barres à arêtes vives constitue le schéma de leur construction. Chaque barre est ornée d'un zigzag et de la partie supérieure d'une spirale; ce qui se rattache formellement à l'ornementation mycénienne dont le zigzag et la spirale sont les deux motifs principaux. La spirale au sommet des ailes doit, selon l'auteur, être considérée comme une stylisation des boucles de la chevelure humaine retombant sur les épaules; la spirale isolée de la tête humaine paraîtrait comme la reproduction ornementale du

motif de base, le bout d'une boucle stylisée telle qu'on la voit dans de nombreuses représentations. Le caractére le plus significatif des sphinx mycéniens, c'est leur coiffure, bonnet rond ordinairement orné de zigzags, assuré au sommet de la tête, avec une aigrette penchée en arrière; l'auteur y voit la stylisation d'un casque; la monture de l'aigrette en est l'indice, d'autant plus que dans deux ou trois cas elle est une stylisation d'un cimier de métal.

Le type de la face est aussi un des éléments communs des sphinx mycéniens. Dans certains monuments il est possible de relever avec précision les caractères physiques: visage allongé, nez long et droit, lèvres serrées à l'expression dure. Ces traits se manifestent avec une netteté particulière dans une tête en stuc de Mycènes (Bossert, Altkreta, 181, fig. 289) dans laquelle l'auteur reconnaît un fragment de sphinx. Selon lui, on trouve les analogies les plus proches avec ce type de visage dans les masques d'or de Mycènes, qui conserveraient le type ethnique et les traits des chefs achéens. L'analyse des spirales-boucles, de la coiffure et des traits du visage permettraient ainsi de conclure que le sphinx est conçu comme figure masculine et figure de prince.

D'après la disposition et les relations de la figure, l'auteur distingue parmi les griffons mycéniens, les types suivants: a) couché; b) en groupe antithétique; c) en course allongée; d) en relation avec une divinité; e) en lutte avec une bête; f) en lutte avec un héros. Les types de sphinx sont les suivants: a) couché; b) en groupe antithétique; c) appuyé à une colonne; d) conduit par une divinité; e) en lutte avec un héros.

Les exemplaires conservés appartiennent aux produits de ce que l'on appelle l'art industriel et se recontrent dans le mobilier des tombeaux. Leurs dimensions sont en général petites. Au surplus les restes de fresques de Tirynthe, comme aussi les traces de décoration métallique à l'intérieur des tombeaux à coupole, permettent de penser qu'il a pu y avoir des représentations de plus grandes dimensions. La tête de Mycènes, signalée plus haut et une tête des Cyclades (Bossert, o. c. fig. 21) sont à ce qu'il semble des fragments de sphinx en ronde bosse. On considèrera aussi comme vraisemblable l'existence de figures monumentales dans le genre du groupe antithétique de la Porte des Lions; cette composition est reproduite sur des anneaux et des gemmes; les

compositions analogues comportant le sphinx et le griffon peuvent donc être la reproduction de modèles monumentaux disparus.

Dans les monuments crétois conservés, l'auteur distingue les types suivants de griffon: a) couché; b) assiz; c) en groupe antithétique; d) debout; e) attelé à un char. Et pour le sphinx: a) assiz; b) couché. L'analyse de ces figurations montre que dans l'art minoen elles n'ont pas de forme stylistique caractérisée. On les trouve à la fin du Minoen moyen III et au début du Minoen récent I. En comparaison de la richesse des motifs empruntés à la faune et à la flore marine, le sphinx et le griffon sont relativement rares, ce qui suggère qu'ils sont un élément d'emprunt dans la civilisation crétoise. Comme ils ont des analogies formelles avec les types mycéniens qui paraissent avec leurs caractéres stylistiques bien définis depuis le Mycénien ancien, on est amené à penser que les conceptions mycéniennes ont servi de modèles aux artistes minoens. Elles n'auraient cependant pas été empruntées de façon passive, mais adaptées à l'esprit et la manière de l'art crétois. Un des sphinx a des ailes de papillon et un caractère féminin (Evans, Palace of Minos, I, fig. 529 c); il perd ainsi cet aspect de menace propre au sphinx primitif; il reflète aussi le caractère féminin de la civilisation minoenne par opposition au type masculin de la civilisation mycénienne.

Ces conclusions jetteraient une nouvelle lumière sur le rapport de la civilisation mycénienne avec la minoenne; l'examen de ce problème termine le chapitre I de ce mémoire. L'auteur s'efforce d'établir qu'il y a entre ces deux civisations une différence essentielle de structure et que dans leurs échanges la civilisation mycénienne ne se réduit pas au rôle d'emprunteuse, mais joue aussi un rôle actif (Voir J. Pilecki, Układ heraldyczny w kulturze mykeńskiej, Światowit XVII, Varsovie 1938).

Passant à l'étude de la signification et de la genèse du griffon et du sphinx dans l'aire égéenne, l'auteur doit prendre en considération ces mêmes types tels qu'ils apparaissent en Egypte, en Mésopotamie, en Asie mineure et en Syrie. Cette enquête permet de constater que presque partout on constate une relation expresse de ces types avec l'idée du prince. En Egypte ils portent la couronne du pharaon, en Mésopotamie le casque orné de cornes; dans le monde mycénien le sphinx porte le casque à aigrette et a les traits du chef achéen. Est-ce là un phénomène

isolé propre à certaines civilisations anciennes, ou doit-on plutôt considérer cette relation comme constante et formellement causale, de sorte qu'il faudrait en chercher l'explication dans la psychologie primitive et dans les faits sociologiques? Pour répondre à cette question l'auteur étend son investigation aux cultures survivantes dites primitives dans lesquelles on rencontre des figures mixtes analogues: le chapitre II est consacré à cette recherche de sociologie comparée sur la genèse de ces types. L'auteur est arrivé aux conclusions générales que voici. Le point de cristallisation pour les figures d'animaux, objets de culte, est, au stade primitif, la conception du chef divinisé, du dieu-chef, qui est le centre du culte funéraire et religieux et par là même de la création artistique. Le dieu-chef est l'objet le plus vénéré et le plus redouté par le primitif, qui lui voue un sentiment de reconnaissance et de soumission. La logique émotive du primitif aboutit à assimiler au prince déifié les animaux qui provoquent une réaction sentimentale analogue; d'une part les bêtes de proie, lion vautour, serpent; de l'autre les animaux qui forment la base de l'existence économique du groupe, boeuf, mouton. Le chef imaginé comme lion par exemple, n'en est pas moins simultanément conçu comme homme, vautour, bélier; on est arrivé ainsi à la réalisation de cette conception de l'être hybride comme synthèse de ces sortes de personnalités simultanées. Dans la figuration du vivant composite survit la principale modalité de la mentalité primitive: conception de l'être individuel sous plusieurs formes. Que ce soit là aussi une des principales ou la principale modalité de la mentalité religieuse, c'est ce que montre l'analyse des conceptions essentielles des religions du monde antique, comme aussi de nos propres conceptions de la divinité. C'est donc la conception du dieu-chef qui est à l'origine des figures de vivants composites.

Mais il faut tenir compte de l'évolution idéologique de cette figuration composite, jusqu'à l'entier épuisement de son contenu primitif. Cette évolution, confirmée par le matériel de beaucoup de civilisations primitives, présente en général les phases suivantes. Dans les représentations les plus anciennes de la divinité, l'animal prévaut sur la figure humaine. A la phase suivante la conception formelle est celle du vivant composite dans lequel les éléments animaux et humains sont groupés en un tout organique. Cette phase est ordinairement la transition à celle de la pleine

anthropomorphisation de la divinité; la forme humaine, simple composante dans la conception primitive, se dégage de plus en plus des formes animales et finit par prévaloir entièrement sur les composantes animales. Mais, en dépit de l'évolution de la figure divine à la pleine forme humaine, les figurations animales de la divinité ne disparaissent pas; elles sont seulement refoulées au second plan. La forme animale du dieu, séparée de sa forme humaine, subsiste après de celle-ci, dans les représentations, comme attribut de la divinité. La conception de la divinité à plusieurs formes se conserve donc; mais dans la figuration du dieu l'élément humain tient désormais la première place. Une fois enracinée dans la religion d'une aire donnée la figuration anthropomorphique de la divinité, les figurations zoomorphiques refoulées au second plan deviennent avec le temps des figures de démons, entités divines subordonnées. Par rapport au dieu, le démon représente une force hostile contre laquelle le dieu lutte. Cette évolution de la figure masculine du vivant composite, forme du dieu-chef, vers la figure de démon s'accompagne ordinairement d'un changement de sexe. Le phénomène de l'attribution du sexe féminin au démon, force hostile avec laquelle lutte le dieu, trouve son explication dans les thèmes mythologiques de l'antiquité sur la lutte des dieux démiurges avec la Grande mère, conception qui, d'après l'auteur, a pour base le conflit entre les formes sociales du matriarcat et celles du patriarcat.

Le résultat de ces études comparatives paraît suffisant à l'auteur pour accepter la conclusion suggérée par l'analyse formelle des figures du sphinx et du griffon mycéniens: c'est à savoir que ce sont des figurations du héros chef. La composition mycénienne de la lutte du griffon avec le héros, et les figures analogues de la lutte du sphinx et du héros dont ont peut supposer l'existence, marquent le passage à cette conception plus récente dans laquelle le vivant composite représente la force hostile au prince, conçue comme démon femelle. C'est sous cette forme que le sphinx et le griffon paraissent au Mycénien récent et passent, selon l'auteur, à la culture grecque. Le sphinx et le griffon avaient-ils acquis, dans la civilisation mycénienne, une signification religieuse? La figuration des griffons sous l'aspect de la Grande mère et l'attribution au sphinx du sexe féminin ne sont pas sans établir une relation entre ces entités et la Mère primordiale; mais

elles ne sont plus certainement que des démons subordonnés à la Mère. Le sphinx féminin à ailes de papillon pourrait être une figuration féminine de l'âme du mort.

Les recherches comparatives mettent en lumière la portée du facteur sociologique dans la formation et la figuration du vivant composite; elles en expliquent la signification en même temps que la forme. Par là même elles jettent de la lumière sur l'imagination créatrice ou la fantaisie dans l'art. Le résultat de ces recherches permet de penser que des thèmes figuratifs analogues peuvent naître indépendamment dans des aires de civilisation différentes. La seule base qui permette de conclure à une dépendance est l'analogie des formes, non celle du thème. De la sorte le résultat de ces recherches permettrait de s'inscrire en faux contre les conceptions régnantes au sujet de la genèse du sphinx et du griffon, et cela également au point de vue méthodologique. La revue et la critique de ces conceptions font l'objet du chapitre III.

Quelle que soit la culture primitive à laquelle chaque archéologue pense pouvoir rattacher la première origine du sphinx et du griffon, Egypte, Mésopotamie ou Syrie, tous s'accordent à penser que ces deux figures ont pénétré dans l'aire égéenne par l'intermédiaire de l'art hittite qui leur aurait donné les ailes et le sexe féminin. Cette conception ne peut se maintenir, soit pour des raisons de chronologie, soit à cause des différences formelles qui distinguent le sphinx mycénien du sphinx et du griffon tel que les présente l'art hittite. Ces différences concernent divers éléments de la figuration du sphinx, la coiffure, le type du visage, les boucles et les ailes, mais aussi l'expression formelle de l'ensemble. Les relations formelles touchant le griffon sont aussi plus compliquées que ne le laisse soupçonner la théorie courante sur l'origine de ces vivants composites. Ni le caractère des exemples trouvés en Syrie, ni leur date, ni leur forme stylistique ne permettent d'y chercher le prototype du griffon mycénien. Plus difficile encore à accepter est l'hypothèse qui cherche cette origine en Mésopotamie; ce n'est pas seulement la différence du style qui s'y oppose, c'est surtout la divergence entre la conception formelle du griffon en Mésopotamie et celle de ce monstre que révèlent les autres aires de culture.

Sur la base de son étude du matériel archéologique, l'auteur propose les conclusions suivantes. a) La conception du griffon est née indépendamment dans trois différentes aires de culture, l'égyptienne, la mésopotamienne, la mycénienne. b) La conception du sphinx est née indépendamment dans les aires égyptienne et mycénienne; dans l'aire hittite elle est probablement aussi indépendante de l'Egypte. En Mésopotamie, le sphinx appartient à l'époque assyrienne et peut être emprunté à l'art hittite, si pourtant l'art assyrien ne l'a pas tiré par évolution des thèmes mésopotamiens du lion et du griffon. c) La forme syrienne du griffon est due à la collaboration des cultures égyptienne et mycénienne, mais sa conception même peut dépendre d'une tradition hittite plus profonde, encore inconnue sous cet aspect particulier. Mais la tradition hittite se retrouve nettement dans le sphinx syrien, sans exclure néanmoins les influences assyriennes. Cependant, pour le sphinx syrien, le caractère de la conception et le caractère de la forme sont distinctifs; ce qui montre qu'en Syrie, cette figure se rattache à un substrat religieux et artistique différent. Les aires de culture dont il vient d'être parlé ont contribué directement ou indirectement à donner leurs formes aux types du sphinx et du griffon grecs; mais la conception fondamentale de ces types dans la culture grecque se rattache probablement à la culture mycénienne.

---

11. SINKO T.: **Rozbiór Przedmowy Długosza do Historii Polskiej.** ***(Analyse der Vorrede Długosz's zur Geschichte Polens).*** Séance du 27 mars 1939

Seit 66 Jahren, d. h. seit der Zeit des Zeissbergschen Werkes (aus dem Jahre 1873) über die polnische Geschichtsschreibung im Mittelalter, ist man in der Kenntnis und Kritik der großen Vorrede zur Geschichte Polens von Długosz, in der jener Gelehrte nur die Motive des Anonimus Gallus und des Meisters Vinzenz gesehen hat, nicht vorwärtsgekommen. Die Untersuchung wurde vielleicht durch den wenig übersichtlichen Druck des elf Seiten starken Textes erschwert, in dem z. B. fünf große Blattseiten kein einziges Alinea enthalten. Die Vorrede beginnt übersichtlich zu werden, wenn man sie nach dem Inhalt in 33 Paragra-

phen einteilt, die außer der Zueignung und dem Nachwort nicht mehr als 12 Punkte enthalten, und zwar: die Absicht des Autors, den Nutzen der Geschichte, die Notwendigkeit in ihr auch schlechte Taten zu berücksichtigen, den Plan des Werkes, die Schwierigkeit des Unternehmens, das Vertrauen auf die Hilfe Gottes, das Streben nach Wahrheit, die Rechtfertigung des Stils, die Grundsätze der Kritik, neue Schwierigkeiten, die Abweichungen der Quellen voneinander, die Anführung der Urkunden. Manche dieser Motive, wie die unter den Schwierigkeiten des Unternehmens erwähnte Furcht vor Neid und ungerechter Kritik, oder die Rechtfertigung des Stils, wiederholen sich mehrere Male an verschiedenen Stellen, was unter anderem daher rührt, daß die Vorrede nicht auf einen Wurf nach dem Tode Zbigniew's entstanden war, sondern vom 18. Paragraphen an später erweitert wurde, als zumindestens die Bücher XI und XII (bis zum Tode Zbigniew's) in Abschriften unter die Leute geraten waren und eine ungünstige Kritik hervorgerufen hatten.

Vor der Bestimmung der antiken Herkunft der Motive der Vorrede, die in ihr angehäuft sind, als wollte Długosz mit seiner ganzen Erudition glänzen, die in dem Werke selbst weniger sichtbar ist, erinnert der Verfasser daran, daß man um das Jahr 1430 in Italien bereits fast sämtliche lateinische Klassiker kannte, die wir heute besitzen, und daß Długosz — nach dem Zeugnisse Sędziwoj's von Czechel aus dem J. 1465 — in Italien (nicht unbedingt persönlich) viele Klassiker einkaufte, unter denen der gut unterrichtete zeitgenössische Autor der lateinischen Vita Dlugosii den Curtius, Justin, Sallust, Livius und Cicero erwähnt. Die erste Spur des Livius findet sich gleich im § 2, wo Długosz erklärt, daß »scribendi arte rudem veterum non superaturum esse rationem«, die weiteren in zahlreichen Aussprüchen über gute Beispiele (zur Nachahmung) und schlechte (zur Vermeidung). Die Wiederholung dieses Motivs in der Vorrede ließe irgendeine Sammlung *Factorum memorabilium* in der Art jener erwarten, die nach dem Beispiele des Valerius Maximus die Humanisten, von Petrarca an, verfaßten.

Mit dem Motiv der Beispiele hängt die Długosz'sche Erhebung der Geschichte über die Moralphilosophie zusammen. Es ist die Entwicklung des Ausspruches Seneca's (epist. ad Lucil. 6): »longum iter est per praecepta, breve et efficax per exempla«,

verbunden mit der Polemik gegen denselben Seneca, der in den Briefen an Lucilius diejenigen bekämpfte, die die Moralphilosophie und ihre Vorschriften für entbehrlich hielten. Diese Polemik hatte aber Długosz's traditionelle Verehrung für Seneca nicht gemindert, mit dessen einzigem, mit Namen genanntem Zitat (de ira III 24 extr.) er seine Vorrede schloß.

Livius verdankte aber Długosz etwas Wichtigeres, und zwar gewisse kritische Grundsätze bei der Benutzung widersprechender Quellen: in der Berücksichtigung der Wahrscheinlichkeit, der Autorität der Verfasser und der allgemeinen Meinung. Diese Weisungen sind über verschiedene Bücher des Livius verstreut, ihre Sammlung durch Długosz und Anwendung in seinem Werke zeugt demnach von seinem tiefen Studium des Livius. Es ist daher nicht verwunderlich, daß er auch die Anekdote von dessen ausländischem Ruhme aus Plinius dem Jüngeren (epist. 2, 3, 8), ferner den Bericht über die Auffindung seiner Reliquien in Padua, schließlich das Urteil über die *lactea ubertas* des Stils aus Quintilian (inst. 10, 1, 32) verzeichnete.

Weniger als Livius verdankt Długosz der Einleitung des Sallustius zu Katilina, z. B. das Motiv des Vorwurfes der Bosheit und des Neides anläßlich des Tadels schlechter Leute und das Motiv der Wichtigkeit der Geschichtsschreiber, die die geringen Taten der Athener in übertriebenem Maße der Nachwelt zu überliefern wußten. Jedoch mehr Farben zur Ausführung dieses für die italienischen Humanisten so charakteristischen Motivs lieferte Długosz Cicero (pro Archia 14), aus dessen Rede er auch einen Teil des Lobes der (historischen) Studien, »quae senectutem oblectant, secundas res ornant« etc. abgeschrieben hatte. Der Zusatz Długosz's, daß diese Studien »patriae prosunt«, verbindet sich auch mit den Äußerungen Ciceros über den Patriotismus. Der Ausspruch über »patriae caritas, quae omnium omnes caritates supergredi solet« rührt aus Cic. de of. I 57 her. Das wichtigste Motiv von der Verewigung großer Männer durch die Geschichte und von der Erweckung der Ruhmbegier bei den Nachkommen hat samt der Klage über den Mangel an Geschichtsschreibern ihren Ursprung in Ciceros Vorrede zu den Gesetzen.

Wenn Długosz einige Male die eines Dichters und eines Liedes würdige Taten erwähnt, hält er sich allzu treu an die Aussprüche der Rede »pro Archia«. Mehr am Platze waren die von

ihm paraphrasierten Vorschriften Ciceros (de or.) über den historischen, d. h. rhetorischen Stil, der ein »ludus... homini non hebeti neque inexercitato, neque communium litterarum et politioris humanitatis experti« (de or. II 72) ist. Długosz sah ein, daß er diese Voraussetzungen nicht besitze, und klagte sich allzu scharf der Talentlosigkeit und des Mangels an Stil an, um diesen »delicata nostrae aetatis hominum ingenia, quae nil probant, nisi quod Tullianam, a qua longe abesse mihi videor, representet venustatem« zu entsprechen. Er wollte nicht an Cicero gemessen werden, jedoch den zahlreichen Erniedrigungen seines Stils entgegen, erklärte er stolz, daß er im Vergleich mit den *moderni* (an deren *nitor Italicus* sich der Herausgeber von Dobromil bei dem zitierten Ausspruche über *Tulliana venustas* erinnerte) nicht *balbus* sei. Voll Zuversicht betreffs der Beherrschung dieses humanistischen Stils, verteidigt er im Anschluß an Cicero (de or.) seine *loquacitas* mit der Notwendigkeit, seinen Lesern Vergnügen (voluptas) zu bereiten, wobei er in der Praxis der Ermunterung Ciceros (Brut. § 42): »concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius«, insbesondere aber den Ratschlägen Ciceros im Briefe an den Geschichtsschreiber Lukcejus (ad fam. V 12) gehorcht, in dem die Theorie der Geschichte der des Romans gleichgestellt ist. Beide Gattungen sollen die Leser rühren und ihnen Vergnügen bereiten.

Von diesen rhetorischen Ratschlägen machte Długosz besonders in den Reden Gebrauch, die, nach Cicero, die Absichten und Gefühle der handelnden Personen wiedergeben sollten, aber auch in den Schilderungen der Schlachten, die (nach seiner Meinung) bei den anderen Geschichtsschreibern allzu kurz sind. Wie tief ihm die Forderung der *varietas* im Gedächtnisse haften blieb, die von Justin als Köder für den Leser verkündet wurde, davon zeugt die Unterstellung der Geschichte der Nachbarvölker (sofern sie mit der polnischen Geschichte in Verbindung stand), der Kaiser und der Päpste unter diese Kategorie, also eine Erweiterung der polnischen Geschichte zur Weltgeschichte (nach dem Muster Justins), um den Lesern ein *iucundius munus* zu gewähren. Ja, er betrachtet sogar die angeführten Briefe und öffentlichen Urkunden nicht nur als eine Beglaubigung der Geschichte, sondern als *amoena diverticula,* dessen gedenkend, daß Livius (9, 17, 1) seinen Exkurs über Alexander den Großen damit rechtfertigte,

daß er *varietatibus distinguendo opere legentibus velut diverticula amoena* schafft.

Trotz dieser eher theoretischen Gleichzetzung der Geschichte mit dem Roman wiederholt Długosz das Ciceronianische Lob der Geschichte (de or. II 36) als *lux veritatis*, *magistra vitae* etc., und die Vorschrift von der Vermeidung von *suspicio gratiae* und *simultatis* (= odii) fügt er den Beschuldigungen Sallust's über die *malivolentia* und *invidia* bei. Die Worte des Tacitus (Ann. I 1) *sine ira et studio* u. dgl. wären hier überflüssig, wenn die Ankündigung des Inhaltes des Werkes, »voll ausgezeichneter Taten, aber auch der Meutereien, Parteien, Veränderungen, Verbannungen u. s. w. nicht allzu sehr gleichsam an Tacitus (hist. I 1) Reklame des Werkes erinnerten, das »opimum casibus... discors seditionibus« u. s. w. ist. Und wenn Długosz diese Vorrede zur Geschichte des Tacitus gelesen hat, so hat sich auch dessen Schlußsatz von »prodigia et fulminum monitus et futurorum praesagia« in seiner Praxis widerspiegelt, die übrigens Tacitus mit Livius gemein hat.

Eine geringe, jedoch charakteristische Spur hat in der Vorrede Długosz's die von A. Hirtius geschriebene Vorrede zum VIII. Buche des Bellum Gallicum Caesars hinterlassen. Caesar selbst war durch die Schilderungen Galliens, Germaniens und Britanniens, die in das B. G. eingeflochten sind, ein Vorbild für die das I. Buch eröffnende Chorographie der Welt und Polens und für die in das XII. Buch eingestreute Schilderung der Abstammung und der Sitten der Lithauer.

Als Beispiel eines aus lauter antiken Motiven zusammengesetzten Gewebes führt der Autor einen Absatz (§ 21—23) über die Vorwürfe an, denen der Stil des Historikers begegnen könnte Dieser enthält außer den versteckten Aussprüchen des Hirtius und Ciceros auch einen Passus Quintilians (inst. X) über Demosthenes und Homer, Senecas des Älteren (exc. contr. 3 ext. 8) über Cicero und zwei verborgene Zitate aus Vergil (Ecl. 8, 63 und Georg. I 154) und Horaz (ars 360). Sowohl diese Zitate wie auch alle anderen Anleihen bei den Klassikern, die früher erwähnt wurden, würden jedoch noch nicht beweisen, daß Długosz ein Humanist war. Darüber entscheidet die Durchdringung mit der Methode Ciceros, nach der *historia est opus orato-*

rium maxime, und die daraus sich ergebende Freiheit der Fiktion zum Vergnügen des Lesers, besonders aber die Huldigung dem humanistischen Grundsatze, daß der Geschichtsschreiber seinen Helden, deren Taten er in rhetorischem Stil beschreibt, Ruhm und Unsterblichkeit sichert. Indem er sich bescheiden von dem Wettbewerb mit den bewunderten antiken Vorbildern zurückzieht, hat Długosz doch das Gefühl, daß er sich mit den zeitgenössischen Repräsentanten *stili gentilis* vergleichen kann. In Polen befand sich unter ihnen z. B. Gregor von Sanok, Jan von Ludzisko, Andreas Grzymała von Poznań, Jan Elgot, Sędziwoj von Czechel, besonders aber Zbigniew Oleśnicki selbst. Bezüglich der Rechtgläubigkeit und Frömmigkeit stand Długosz nicht hinter seinem Patron zurück, er übertraf ihn aber an Gewandtheit des Stils, die er als Sekretär den ihm überlassenen Briefen verlieh Diese Rechtgläubigkeit und Frömmigkeit, die so vielen christlichen Humanisten eigen ist, sieht in seinem Werke sehr mittelalterlich aus, jedoch nicht diese Mittelalterlichkeit kennzeichnet ihn als Schreiber und Schriftsteller, sondern sein Humanismus, der von der *Tulliana vetustas* weit entfernt, nichtsdestoweniger italisch ist.

Und da sein Aufenthalt in Italien nicht lang war und sich mit keinen Studien bei Humanisten verband, müssen wir die Grundlagen seines Humanismus in der Krakauer Akademie suchen, deren Schüler er drei Jahre hindurch seit dem J. 1428 gewesen war. Unmittelbar aus der Akademie kam er in die Kanzlei Oleśnickis, wahrscheinlich wegen seiner Begabung und Bildung empfohlen, und das 24-jährige Verbleiben in Diensten des Bischofs, der nicht nur mit Aeneas Silvius, sondern auch mit den anderen Humanisten in Verbindung stand, hat seine Kenntnis der Autoren vergrößert, jedoch nicht in dem Sinne, daß man seine Klassische Bildung »einen Abfall von des Bischofs Tafel« nennen könnte. Długosz »ist fernerhin kein stilistischer Barbar geblieben«, wie Voigt behauptet hat, es sei denn, daß er den Selbstbeschuldigungen des Schreibers Glauben schenkt, sondern er war einer unserer ersten »Protohumanisten« um die Mitte des XV. Jhdts.

---

12. SŁAWSKI FR.: **Miejsce enklityki odmiennej w języku bułgarskim** ***(La place de l'enclitique fléchie en bulgare).*** Séance du 13 mars 1939

Ce travail est divisé en 8 chapitres. Le chapitre 1 passe en revue les recherches faites jusqu'ici sur le problème de l'enclise en slave. Les chapitres suivants énumèrent et classent les enclitiques bulgares, en passant ensuite à l'histoire de la place de l'enclitique dans les monuments du vieux bulgare, du bulgare moyen et du bulgare moderne, en tenant compte des dialectes actuels. Un chapitre à part traite de la relation entre les enclitiques. L'épilogue offre un tableau diachronique du problème.

Déjà les premiers textes liturgiques accusent la tendance à placer l'enclitique fléchie dans le voisinage immédiat du verbe, le plus souvent en lui succédant. Cette tendance ne peut pas être expliquée par la fidélité aveugle du traducteur au texte [1]. Au contraire, souvent elle ne concorde même pas avec le texte grec; en outre, on remarque la même tendance pour les brèves formes pronominales ou verbales qui n'ont pas de correspondants en grec.

Ainsi les plus anciens matériaux slaves ne confirment plus la théorie de Havránek [2] qu'en vieux bulgare il n'y aurait que les pronoms *mę*, *tę*, *sę* qui suivent le verbe: le savant tchèque croyait voir ici des traces de leur ancienne orthotonie. Passe encore que, même dans cette position, ce soient toujours des enclitiques [3] — et pourtant ce n'est pas le trait propre aux mots à l'accent indépendant que de suivre le verbe — l'avis de Havránek est infirmé aussi par l'emploi, assez fréquent dans les premiers textes slavons, des pronoms *mi*, *ti*, après le verbe sans qu'il y soit question d'aucune influence grecque. A côté des exemples tels que: *azъ proslaviχъ tę na zemi* 'ἐγὼ σὲ ἐδόξασα ἐπὶ τῆς γῆς' Zogr. Io. XVII 4; *ašte li da kotori sǫprotivatъ sę o tomъ, to da predajǫtъ sę sǫdu* 'εἰ δέ τινες ἀντιλέγοιεν, τούτους τῷ δικαστηρίῳ παραδίδοσθαι', on a aussi: *kotory mьnitъ ti sę byti bolii* 'τίς αὐτῶν δοκεῖ εἶναι μείζων' Zogr. L. XXII 24 (Havránek [4] suppose ici l'influence,

[1] Cf. Berneker, *Die Wortfolge in den slavischen Sprachen*, s. 66; Vondrák, *Vergl. slav. Gr.* [2], II 568.

[2] *Genera verbi v slovenských jazycích*, I §§ 19—27.

[3] Cf. Tangl, Z. sl. Ph. XV 244 ss.

[4] l. c. § 20.

peu certaine, de L. X 36); *drevle že poveli otъvrěšti mi sę* 'πρῶτον δὲ ἐπίτρεψόν μοι ἀποτάξασθαι' Zogr. Mar. L. IX 61, Sav.: *nъ poveli mi prěžde...* 'ἐπίτρεψόν δέ μοι πρῶτον' (ici non plus, il n'est pas possible d'admettre l'explication de Havránek: »přemístěno z rytmických důvodů«; *nasyštǫ sję egda avitъ mi sję slava tvoě* 'χορτασθήσομαι ἐν τῷ ὀφθῆναι τὴν δόξαν σου' Psal. Sin. XVI 15; *i da uvěsi jako otъ dьne togo otъneli že poda mi sъ dlъgotrъpěnijemъ* 'ὅτι ἀπὸ τῆς ἡμέρας ἐκείνης, ἀφ' ἧς ταῦτά μοι παρέσχες' Supr. 122, 14.

Il n'est pas douteux que les pronoms *mę*, *tę*, *sę* apparaissaient en slave commun non seulement en fonction d'enclitiques, mais aussi en position orthotonique; nous en voyons des traces même dans les monuments religieux [1], particulièrement dans les monuments sinaïtiques, p. ex. *tę molimъ*, *g(ospod)i* 'Σε ἱκετεύομεν' Euch. Sin. 8 a, *ěko ne vъzdraduetъ sję vragъ moi o mně*, *mję že za nez(ъl)obǫ mojǫ prijętъ* 'ἐμοῦ δὲ διὰ τὴν ἀκακίαν ἀντελάβου' Psal. Sin. XL 13.

Mais autant pour les enclitiques primitives que pour les plus récentes, on constate qu'à l'époque du slavon d'église, elles ont montré la tendance à voisiner immédiatement avec le verbe; c'est surtout évident pour des enclitiques comme *bi*, *sę*, où toute spéciale fonction syntaxique était absente [2].

Les textes en bulgare moyen sont écrits pour la plupart en langue morte; on y peut néanmoins saisir le développement de la tendance déjà remarquée à la période précédente, bien que, dans les monuments en langue vivante (Trojanska pritča, les monuments daco-roumains) prédomine encore largement l'emploi de l'enclitique en second lieu, conditionné cependant par le voisinage immédiat du verbe.

La stabilisation de la place de l'enclitique avant le verbe le type: *zašto čověkъ se sъrdi* Bot [3] 67) n'est réalisée avec la stricte conséquence qu'à la première moitié du XIX s. chez Botev, Karavelov et P. K. Slaveïkov, qui ont fixé le bulgare d'aujourd'hui. Ce phénomène est déjà fréquent à la première période du bulgare moderne (pendant la période des »damaskins«), mais il ne manque pas, en même temps, d'exemples de la place indoeuro-

[1] cf. Havránek l. c. §§ 24–5.

[2] Pour *sę* cf. Margulies, *Die verba reflexiva in den slavischen Sprachen*, p. 31; aussi Meillet, *Le Slave commun*², p. 482.

[3] Botjovъ Ch., *Izbrani stranici,* éd. Chemus 1929.

péenne de l'enclitique; quelquefois la tendance à occuper la seconde place est si forte, que même les groupes étroitement unis se trouvent séparés, cf. *I onia mu ljùdie rèkoχa* Kopr.[1] 72; *i světь sě golěmь prosvěty* ib. 14.

Déjà à la première période du bulgare moderne les enclitiques tendent à s'unir au point de vue de l'accent avec le mot suivant, c'est-à-dire à passer à proclitique[2], tendance qui se développe plus tard. Tandis qu'à la première période l'arrêt, qui se forme dans toute phrase un peu plus longue pour des raisons psychiques et physiologiques, provoque encore le plus souvent le déplacement de l'enclitique au delà du premier mot qui la suit (comme cela se passe actuellement en polonais, tchèque[3] et serbe[4]), ainsi *skr'bnỳ dñь* || *pridè mi dněska* Kopr. 98; *i drùgy rěčy* || *mnogo se mljaχa i dùmaχa* ib. 24; la seconde période présente des cas fréquents, en masse, où l'on ne tient plus compte de l'arrêt et les brefs mots inaccentués s'unissent aux suivants, en proclitiques: *Našitě predki* || *sja‿pogriželχǫ za našatǫ učenostь* Apr.[5] 40; *i tova sědalište* || *sa‿nariča tronъ* Karav.[6] 5.

L'aire dialectale du bulgare d'aujourd'hui se divise au point de vue de l'enclise en trois parties, celle de l'est, du nord-ouest et l'aire macédonnienne. Le dialecte de l'est est le plus proche de la langue littéraire; le dialecte du nord-ouest est, au contraire, le plus conservateur (le maintien de la règle de Wackernagel, l'ancien rapport entre l'enclitique et la négation). La plus modernisée est l'aire macédonienne où l'enclitique peut être placée à l'initiale, même au début du récit, ainsi: *Si bil éden cár... Si rékl cáro* Maz.[7] 118. Qui sait si le rôle du Sud-Ouest n'a pas décidé de la victoire des nouvelles tendances?

On est ainsi en présence de deux directions fondamentales dans l'histoire du bulgare: la première s'exprime par la règle de Wackernagel que l'enclitique tend vers la seconde place, quel que

[1] Koprištenski damaskinъ, éd. Miletičъ, Bъlg. Star. II.
[2] Seliščevъ dans *Očerki po maked. dialekt.*, I (1918) 247 ss.
[3] Ertl, *Příspěvek k pravidlu o postavení příklonek*, NŘ VIII 299 ss.
[4] Tangl *l. c.*
[5] Aprilovъ V. E., *Izbrani sъčinenija i pisma* (Bъlg. Kniž. nº 8).
[6] Karavelovъ L., *Bъlgare ot staro vreme*, Bukureštъ 1872.
[7] Mazon, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, p. 118.

soit le mot voisin; selon la seconde, l'enclitique tend à se stabiliser dans le voisinage immédiat du verbe. La seconde tendance l'emporte, comme elle a l'emporté dans les parlers russes; tout récemment encore elle apparaît comme cas isolés en polonais. La raison principale semble en être située dans les altérations d'accent [1] qu'avait déjà indiquées Jakobson [2]; mais probablement la naissance d'un nouveau système d'enclitiques-mots (les pronoms possessifs au datif; l'article postposé) n'y a pas été sans importance. En élargissant l'idée de Jakobson ou admettrait que le début de l'action exercée par les changements dans l'accent et dans l'intonation qui a trait au changement du système d'enclise doive être reporté à une période peu distante du moment où on a noté par écrit les premiers textes vieux bulgares. En tout cas ils accusent déjà cette nouvelle tendance au voisinage immédiat du verbe. Une autre conclusion s'impose: à l'époque où se constituaient les premiers textes slaves, l'accent vieux bulgare, non noté, différait déjà beaucoup de l'intonation musicale que nous supposons d'ordinaire pour le slave commun (qui conservait en toute plénitude l'ancienne direction des enclitiques, comme c'est aujourd'hui encore le cas du serbo-croate); au contraire, les nouveaux éléments, dynamiques et expiratoires, de l'accent actuel du slave oriental et du bulgare agissaient déjà avec une grande force.

Pendant que l'enclitique, dans d'autres langues slaves, suit de règle le verbe, dans le bulgare d'aujourd'hui elle se place régulièrement avant le verbe, sauf certaines catégories bien définies. Ce fait est propre aussi à d'autres langues balkaniques (au grec moderne [3], à l'albanais [4], au roumain [5]. Outre cela, le territoire linguistique bulgare se relie encore avec ces langues par la communauté de rapport entre l'enclitique d'une part et la négation et les conjonctions de l'autre; tout cela est lié avec la tendance

[1] Il est très caractéristique que Rozwadowski aussi admet pour le polonais d'aujourd'hui le renforcement des éléments expiratoires de l'accent.

[2] *Les enclitiques slaves* (Atti del III Congresso Internat. dei Linguisti, Roma 1933, p. 384 ss.

[3] Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, § 138.

[4] Meyer G., *Kurzgefasste albanesische Gram.*, § 66. — Cordignano F. S. J. *Lingua Albanese (Dialetto Ghego)*, Milano 1931, s. 32 ss.

[5] Tiktin H., *Rumänisches Elementarbuch*, § 381.

vers la proclitique. Evidemment, il est difficile de parler ici des influences bien qu'elles ne soient pas exclues relativement aux phases du bulgare moderne. Le mieux est d'y voir des balkanismes, au même degré que pour toute la série de particularités de syntaxe, de lexique et d'accent. Ces balkanismes sont intimement liés avec le substrat sur lequel ils se sont développés, substrat roman. L'histoire des enclitiques, pareille dans toutes les langues romanes, en est une indication [1].

---

13. SZYJKOWSKI M.: **Pierwsza recepcja Mickiewicza w czeskiej literaturze (zagadnienie ballady).** ***(La première réception de Mickiewicz dans la littérature tchèque [le problème de la ballade]).*** Séance du 27 février 1939

La communication présentée est le résumé du chapitre d'introduction du grand travail de l'auteur intitulé: *Mickiewicz chez les Tchèques.* Ses premières notions se trouvent déjà dans le II[e] tome du travail tchèque *Polská účast v českém národnim obrozeni* (Prague 1935) et dans les *Polskie peregrynacje do Pragi i Karlowych Warów* (Varsovie 1936). Son développement ultérieur dans les cadres de l'époque romantique constitue la partie organique du tome III de *Polská účast...* non encore publié. L'étude polonaise n'est cependant pas un extrait mécanique du dernier tome de l'ouvrage tchèque, mais la reconstruction et l'élargissement du matériel, aussi bien en ce qui touche les faits que le temps (jusqu'à nos jours).

Des connaissances sur le poète précédèrent de longtemps la réception de Mickiewicz chez les Tchèques. Elles sont de première main et apparaissent très tôt: Fr. Malewski les apporte à Prague en septembre 1822 et les remet à Venceslas Hanka auquel il enverra, en novembre de la même année, le premier recueil puis, l'année suivante en été, le second recueil de *Poésies* de Mickiewicz.

Cependant cet envoi ne produit point d'effet positif, Malewski s'était pour ainsi dire trompé d'adresse. En effet, Hanka, de même que tout un groupe d'écrivains qui voulaient donner l'éveil, —

[1] Meyer-Lübke W., *Gram. der romanischen Sprachen*[1], III §§ 715—6.

ceux que Mickiewicz appela plus tard si justement les philologues — souffre d'une *horror poesiae* chronique, héritée du patriarche Dobrovski. Ainsi donc, sur cette ligne et parmi ceux de la génération de Jungmann la réception de la poésie de Mickiewicz ne pouvait avoir lieu. On se contenta de noter qu'une nouvelle étoile avait paru au firmament de la poésie slave (c'est ce que fit à plusieurs reprises d'une façon bibliographique Šafařik dans les matériaux manuscrits et dans le chapitre polonais de *Geschichte der slavischen Sprache und Literatur*); plus tard l'attitude à l'égard des oeuvres de Mickiewicz devint plutôt négative, on n'aimait pas la tendance antitzariste des *Dziady* ni celle des cours au Collège de France. A cause de ces cours, Jean Kollar plaça Mickiewicz dans l'enfer slave et lui reprocha le manque de sentiments slaves. Dans le groupe des panslavistes vieux jeu ce verdict ne fut pas révoqué, aussi le vif intérêt avec lequel ils observaient l'activité politique de Mickiewicz (le poète ne les intéressait guère) forme-t-il comme le négatif du culte de Mickiewicz.

Ce culte se réflète d'une façon positive dans l'activité du plus jeune des philologues Fr. W. Čelakovsky, ami et correspondant de C. Brodziński (à partir de 1824). Nous sommes à même de donner des dates précises qui situent le temps *a quo* de la première réception de Mickiewicz chez les Tchèques: le 6 septembre 1828 Čelakovsky lit les sonnets de Mickiewicz et reconnaît qu'ils surpassent ceux de Kollar ce qui, étant donné les conditions, est le plus grand éloge que puisse faire un homme de lettres tchèque. Dans la nuit du 25 au 26 janvier 1829 il lit d'un trait les ballades de Mickiewicz — et est rempli d'admiration.

L'admiration de Čelakovsky est fertile, elle agit sur le groupe de ses élèves et ses admirateurs et constitue ainsi une ligne collective et continue des réflexes de Mickiewicz chez les Tchèques. Vers la fin de 1828, J. K. Chmelensky traduit huits sonnets, ouvrant la longue liste des traductions de Mickiewicz.

Cependant l'influence de la ballade est de beaucoup plus importante; Chmelensky en commence également la traduction (*Świtezianka*, restée sous forme de manuscrit, la seconde rédaction imprimée en 1836 est de quelqu'un d'autre, puis *Powrót taty* 1833 et 1836, et la plus importante *Romantyczność* dont le titre fut changé: *La vision* 1834, *Trzech budrysów* 1835, etc.).

On continue à traduire les ballades de Mickiewicz pendant de

longues années jusqu'à l'apparition du *Recueil de traductions de Mickiewicz* publié par W. Štulc en 1878. Mais, en même temps— ce qui est bien plus important — on voit apparaître et se développer autour de cet axe de Mickiewicz la balladomanie tchèque, peut-être encore plus abondante que la polonaise.

Čelakowsky est le premier, il aborde la ballade comme Mickiewicz, c'est à dire par le chant (douma) de Niemcewicz. Il écrit la première ballade tchèque *Thomas et la nymphe des bois* et le poème *Ballade*, en combinant les motifs de *Lilie* et de *Świtezianka*. Il crée ce qu'on a appelé »ohlasy« c'est à dire les transformations artistiques des sujets populaires, strictement épiques, sans aucune addition lyrique personnelle.

On établit ainsi, à partir de ce moment, la transformation de la ballade romantique de Mickiewicz en ballade classique populaire tchèque, créée non pas par des poètes mais par des spécialistes en ethnographie d'après les indications de ceux qui voulaient éveiller le sentiment national.

Ainsi transformée, la ballade de Mickiewicz atteint son apogée chez les Tchèques en 1853 dans le recueil de douze ballades de K. J. Erben, intitulé *Kytice*.

Erben a noté dans deux fascicules de citations le matériel polonais qui fut compris dans ce recueil. Nous trouvons dans le premier fascicule des citations de K. W. Wójcicki *Klechdy* (11 1837), de son anthologie de chants populaires dans la *Ziewonia* de Lwów, enfin de Żegota Pauli *Pieśni ludu polskiego* (1838).

Le second fascicule, bien plus important pour nous, comprend d'abord encore des citations de Wójcicki et de Pauli, en particulier de *Szatan* et de *Burmistrzanka* qu'Erben transforma en tchèque (*Peklu propadlá* et *Vražednice*).

Viennent ensuite des citations des ballades de Mickiewicz, tirées ainsi que le prouve l'analyse, du tome 1 de l'édition de Poznań *Nowy Parnas* (1832). Erben les présente dans un ordre différent, celui qui répond le mieux à ses préférences ethnologiques, donc *Lilie, Rybka* (toutes deux populaires), *Romantyczność* (uniquement du point de vue du sujet populaire du fantôme), *Ucieczka*, *Pani Twardowska* et la romance *Pierwiosnek*.

On ne trouve aucune trace des motifs de Faust de *Pani Twardowska* dans la ballade d'Erben; par contre nous voyons le reflet de toutes les autres ballades, sous différentes formes et couleurs,

dans l'oeuvre d'Erben: *Lilie* (et aussi transcrites *Maliny* de Chodźko) dans *Le ronet d'or; Rybka* (et deux autres ballades de Mickiewicz où l'eau est représentée dans le sujet, *Świteź* et *Świtezianka*) dans *Wodnik; Romantyczność* et *Ucieczka* avec le motif commun aux deux de l'apparition du fantôme de l'amant dans *La chemise de noces*; *Pierwiosnek* dans le vers servant de dédicace *Kytice.*

En établissant la comparaison entre *Ucieczka* et *La chemise de noces* le travail développe plus largement aussi bien les analogies que les différences non moins curieuses et frappantes et fait entrer dans l'analyse *Lenore* de Bürger. Les analogies se trouvent dans la partie centrale de la ballade, lorsque le *maleficium* commence à agir; les différences dans le début et la fin, dans l'idée populaire tchèque de la chemise de noces, dans la course à pied et non à cheval — ce qui donne à la ballade d'Erben un caractère strictement démocratique (et non chevaleresque comme chez Bürger et Mickiewicz). La fin raconte comment l'amante s'est réfugiée dans la chapelle funéraire où un autre mort est déjà étendu sur la civière, le fantôme somme le mort de lui ouvrir la porte, cependant le chant du coq l'en empêche.

Chose curieuse, nous trouvons un épilogue identique dans la plus ancienne paraphrase polonaise de *Lenore*, dans le poème de Lach-Szyrma *Kamilla i Leon* (1819); il s'appuie sur une légende polonaise, racontée à l'auteur par sa nourrice et qu'il aurait entendue plus tard aux environs de Jarosław.

L'analyse des ballades de J. Kalina, qui parurent immédiatement après celles d'Erben, termine le chapitre sur les ballades. Kalina mourut prématurément (en 1847).

Cette analyse permet de faire une constatation très intéressante: Kalina a introduit dans ses ballades non seulement les thèmes de poèmes analogues de Mickiewicz, mais aussi de *Conrad Wallenrod* »la femme de la peste«, cf. le fantôme féminin dans *La chiffonnière*), de la IIe partie des *Dziady* (les invocations du chantre (Guslar), cf. *Testament*) et de la IIIe partie des *Dziady* (cf. *Jean Kwarin*). Cette dernière remarque est peut-être la plus curieuse, elle montre en effet, que le poète tchèque introduit dans le »roman populaire« la psychomachie de l'ermite, ses rêves bons et mauvais, mais il le libère en même temps de tous les signes du prométhéisme de Conrad

La ballade de Kalina est non moins curieuse au point de vue

linguistique; elle est tellement surchargée de polonismes qu'il fallut lui adjoindre un lexique. La terminologie amoureuse de Kalina est polonaise, avec le mot préféré »pieścić« (caresser) en tête.

Ainsi donc, Mickiewicz entre dans la littérature tchèque non point comme le créateur du romantisme polonais, mais comme auteur de ballades. Cette première réception, ethnographique, reste donc dans les cadres du programme de travail des »philologues« tchèques et remplit une fonction cardinale: elle contribue en une très large mesure à la création et au développement de la ballade artistique tchèque, laquelle emprunte à Mickiewicz ses sujets et sa forme.

L'influence de la ballade de Mickiewicz peut être comparée à une rue très longue mais finalement sans issue. Ouverte par Čelakovsky — elle est fermée par Erben et ne dépasse jamais la portée d'un savant collectionneur de chants et légendes populaires. Par contre, le romantisme de Mickiewicz doit chercher une autre voie pour parvenir au lecteur, il semble qu'il ne fasse que commencer, sans tenir compte de ce qu'ont déjà opéré les ballades.

C'est la seconde réception, bien plus complète, la réception romantique de la poésie de Mickiewicz chez les Tchèques. L'auteur lui consacre beaucoup d'attention dans les chapitres suivants du travail.

---

14. ŚMISZKO M.: **Tymczasowe sprawozdanie z badań na osadzie neolitycznej w Horodnicy, pow. Horodenka.** ***(Compte rendu provisoire des fouilles dans l'enceinte néolithique de Horodnica, district de Horodenka).*** Séance du 27 janvier 1939

Chargé par l'Institut de préhistoire de l'Université Jean-Casimir à Lwów, l'auteur put commencer en 1938 des fouilles dans l'enceinte fortifiée de Horodnica, district de Horodenka, grâce à la subvention accordée par le Fond Joseph Piłsudski pour la Propagation de la Culture Nationale. M[r] K. Żurowski, assistent de l'Institut mentionné, lui prêta son concurs pendant l'accomplissement de cette tâche. Les résultats que donnèrent les fouilles, méritent d'être publiés, ne serait-ce qu'en partie.

L'enceinte fortifiée de Horodnica s'étend sur la partie avancée d'une colline, située à l'Ouest du village du même nom. Au Nord,

au Sud et à l'Est, les pentes rapides de la colline aboutissent à des ravins et ce n'est que du côté ouest que celle-ci passe doucement dans une région plus élevée. Or, c'est précisément à l'Ouest que l'enceinte était protégée par trois remparts, tandis que le centre était dévisé par un rempart transversale qui séparait la partie septentrionale de la méridionale. La littérature scientifique consacrée à la préhistoire ayant déjà apporté une description détaillée de l'enceinte [1], l'auteur s'est borné à réunir les résultats les plus important des fouilles de 1938.

Il procéda à des fouilles préliminaires aussi bien dans la partie septentrionale que dans le secteur méridional du centre de l'enceinte. On découvrit deux fonds de cabane dans les tranchées qui s'étendaient au total sur un surface de 225 m^2. Situés l'un à côté de l'autre, ils avaient la forme de quadrilatères aux angles arrondis. Le fond de la cabane plus petite, placé plus au Nord, avait une entrée assez longue s'ouvrant dans la paroi ouest et mesurait 3·5×2·5 m. Son axe long s'étendait dans le sens Est-Ouest. Quant au second fond de cabane, orienté dans le sens Nord-Sud et mesurant 4 m. 5×3, il était éloigné de 2 m. du premier et s'étendait plus au Sud. Les contours des fonds de cabane apparurent immédiatement sous la couche de terre arable, c'est-à-dire à une profondeur d'environ 35 cm. La couche supérieure se composait de torchis, dans lequel on reconnaisait destinement l'empreinte de tronc d'arbres et de liges de bois. Le torchis ne formait cependant pas de couche compacte, mais apparaissait généralement sous la forme d'amus plus ou moins grands. Il était fortement desséché, quoiqu'on eût trouvé des parties calcinées dont l'aspect rappelait celui de scories. Les parois des cabanes étaient tallées presque perpendiculairement et le fond de l'une et de l'autre, qu'on trouva à une profondeur de 1 m. 10, était tout à fait uni. L'entrée de l'un des fonds de cabane formait un plan incliné et aboutissait au niveau de la surface, tel qu'il était à l'époque où furent construites les cabanes.

Des fragments de poterie, très nombreux, se voyaient déjà dans la couche supérieure dans le torchis et formaient çà et là des amas où l'on découvrit deux petits vases intacts, dont l'un au fond de la cabane plus petite, l'autre dans l'étendue qui sepa-

[1] Kopernicki J., *Poszukiwania archeologiczne w Horodnicy nad Dniestrem, dokonane w r. 1877. Zbiór wiad. do antr. kraj. II, p. 19, tab. I.*

rait jadis les deux cabanes. On trouva en outre, aussi bien à l'intérieur qu'a côté des cabanes, une grande quantité d'ossements d'animaux, quelques outils de silex, des fragments de figurines d'argiles ainsi qu'un grand nombre de valves d'anodontes.

Dans les tranchées de la partie nord du centre de l'enceinte, qui s'étendaient sur une surface de 235 m³, on découvrit également deux fonds de cabane. L'un, plus grand, mesurait 8·5×7·2 m., tandis qua les dimensions de l'autre, plus petit, situé à une distance de 7 m. à l'Ouest du premier, étaient de 3 m. 2 cm. de long sur 2 m. de large. La cabane plus grande, de forme d'un quadrilatère irrégulier, avait des parvis à peu près verticales et un fond inégale, situé à 1 m. 30 cm. de profondeur. Immédiatement sous la couche de terre arable, on découvrit de plus grandes agglomérations de torchis, qui portaient l'emprunte de constructions du bois. Au dessous de la paroi est de la cabane, on decouvrit un foyer de forme circulaire dont le diamètre mesurait 1 m. 30 cm. Il y avait là des morceaux de glaise calcinée et beaucoup de charbon de bois. Tant à l'intérieur qu'à côté du fond de cabane, on trouva de nombreux fragments de poterie, entre autres plusieurs fragments de figurines d'argile. On découvrit en outre quelques outils en silex, beaucoup d'ossements d'animaux et de valves d'anodontes.

La forme de la cabane plus petite était celle d'un ovale irrégulier. Le fond situé à environ 1 m. profondeur, formait du côté sud trois degrés peu élevés, par lesquels on penétrait à l'intérieur. Au-dessus du fond de cabane, il y avait des morceaux de torchis, tandis qu'à l'intérieur et à côté on trouva quelques fragments de poterie, ainsi que d'autres objets, comme dans les fonds de cabane précédemment décrite.

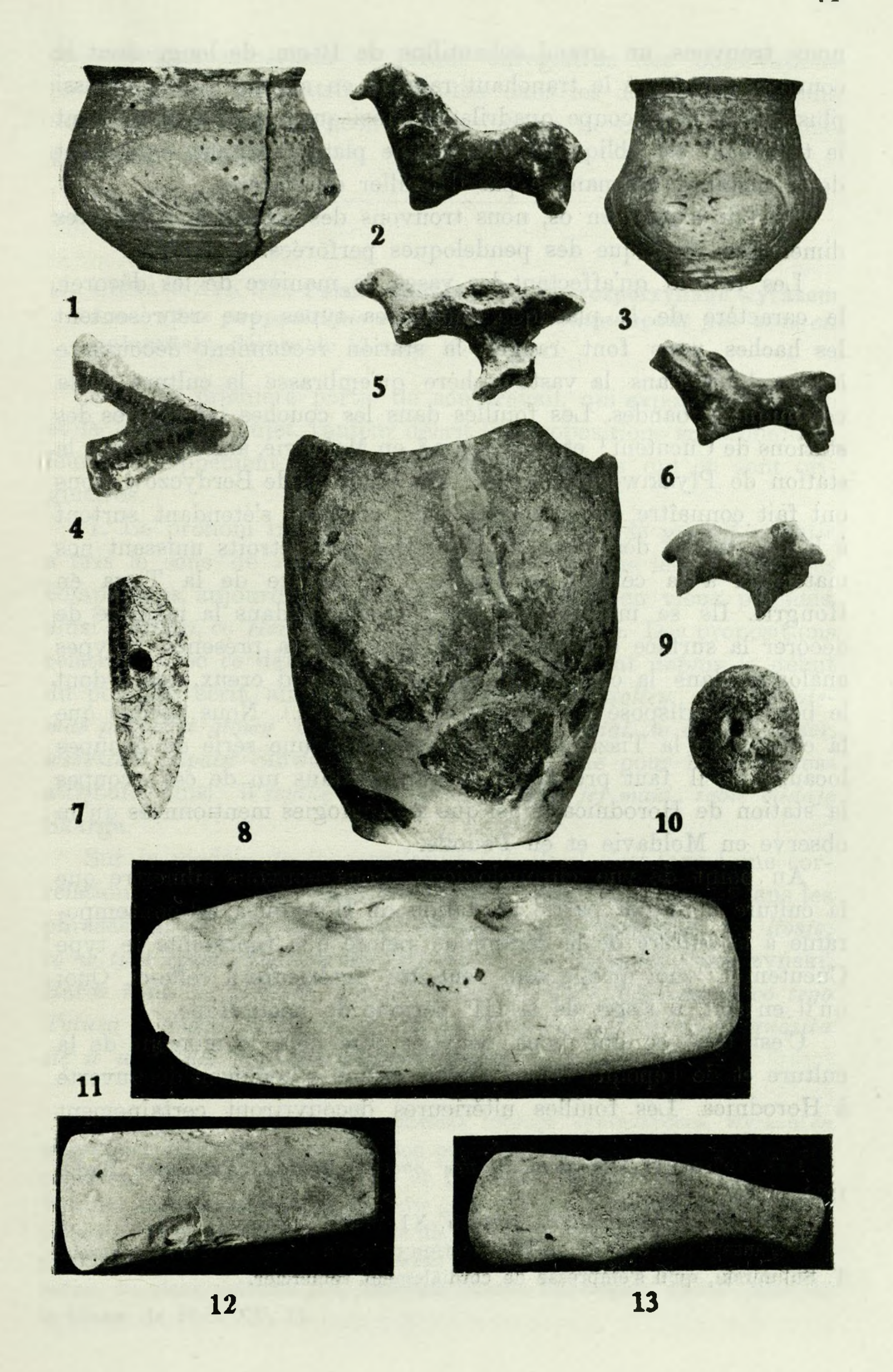
Nous voyons par conséquent que le matériel découvert par les fouilles, se compose surtout de poterie dont, malheureusement, on trouva presque uniquement des fragments. Seuls trois vases sont intacts (fig. 1, 3, 8). L'un, pétri avec de l'argile pure de couleur jaune, se distingue par un fond de petites dimensions et par une panse formant deux cônes, au-dessus de laquelle se voit un bord évasé. Sur la panse, légèrement arrondie, on aperçoit une anse en forme d'un renflement percé en sens horizontal, tandis que du côté opposé se trouve un renflement semblable qui ne se présente que sous la forme d'un ornement. Toute la surface du vase est dé-

corée d'un ornement geométrique, composé de rainures et de petits renfoncement circulaires. Le second petit vase, pétri avec de l'argile grise, est de la même hauteur (9 cm.) que le premier. Le fond est de petites dimensions; la panse très élargie et peu élevée passe ensemblement dans un col conique, avec un bord évasé dont la partie supérieure se termine horizontalement. Sur la partie la plus élargie de la panse, nous voyons, séparés par des intervalles égaux, quatre petits renflements aplatis, entourés de rainures et d'une série de renfoncements circulaires. Un des renflement a été transformé en anse, par le fait de l'avoir percé d'un trou horizontal. L'ornement géométrique couvrant toute la surface du vase, se compose de rainures et de renfoncements. Le troisième échantillon, conservé intact, est un vase profond dont la forme ressemble à celle d'un pot à fleurs. Sa hauteur mesure 18 cm. et son bord est formé de quatre parties. Il a été fabrique avec de l'argile grise, fortement mélée de sable à grains fins. Comparées avec celles des vases précédemment décrits, les parois du troisième vase sont au moins deux fois plus épaisses.

Quant aux autres débris de poterie, ils sont représentés par de nombreux fragments de vases à parois épaisses et non décorés, dont l'intérieur est souvent noirci. On trouve aussi des parties de vases à parois minces, dont la surface est abondamment ornée de reinures et de renfoncements circulaires. Les fragments de vases polychromes sont très rares, de sorte qu'on en trouve quelques échantillons à peine. Le grand nombre de fragments de petites coupes dont le pied élevé est creux, mérite particulièrement de retenir l'attention.

Parmi les figurines d'argile (fig. 2, 5, 6, 9), on trouve celle d'un cheval dont la tête et la crinière sont bien modelées, puis celles d'un boeuf et d'un oiseau. On ne rencontre que rarement la figurine d'une femme, dont le style est d'ailleurs tout à fait pareil à celui de la plastique propre à la culture de la céramique peinte. Il faut ranger dans la catégorie des oeuvres plastiques les anses de vases qui représentent des figurines humaines stylisées. En fait de petits échantillons de la céramique, nous trouvons encore de petites fusaïoles rondes dont l'exécution est plutôt grossière (fig. 10).

Le silex est représenté par plusieurs pilons ainsi que par un assez grand nombre de racloirs et de poinçons de silex. Parmi les haches (fig. 11 – 13), confectionnées exclusivement de la ménilite,


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13

nous trouvons un grand échantillon de 19 cm. de long, dont la coupe est ovale et le tranchant ramené en arrière (?). Il y a aussi plusieur haches à coupe quadrilatère ainsi que des échantillon dont le tranchant est oblique (?). Une hache plate, fabriquée également de la ménilite, ne manque pas d'éveiller de l'intérêt.

En fait d'objet en os, nous trouvons des atènes de différentes dimensions ainsi que des pendeloques perforées.

Les formes qu'affectent les vases, la manière de les décorer, le caractère de la plastique, enfin les types que représentent les haches nous font ranger la station récemment découverte à Horodnica dans la vaste sphère qu'embrasse la culture de la céramique à bandes. Les fouilles dans les couches inférieures des stations de Cucuteni [1] et de Izvoare [2] en Moldavie, ainsi que dans la station de Płyskiw-Czerniawka [3] aux environs de Berdyczów, nous ont fait connaître des analogies plus proches, s'étendant surtout à la décoration des vases d'argile. Des liens étroits unissent nos matériaux à la céramique propre à la culture de la Tisza en Hongrie. Ils se manifestent non seulement dans la manière de décorer la surface des vases, mais aussi par la présence de types analogue dans la céramique (coupes avec pied creux, vases dont le bord est disposé en plusieurs parties etc.). Nous savons que la culture de la Tisza a donné naissance à une série de groupes locaux; or il faut probablement ranger dans un de ces groupes la station de Horodnica, ainsi que les analogies mentionnées qu'on observe en Moldavie et en Podolie.

Au point de vue chronologique, nous pouvons admettre que la culture dont fait partie la station de Horodnica, est contemporaine à la culture de la céramique peinte que représente le type Cucuteni I, quoi qu'elle soit peut-être antérieure à celle-ci. Quoi qu'il en soit, il s'agit de la IIIe période du néolithique.

C'est tout ce que nous pouvons dire pour le moment de la culture et de l'époque dont date la station récemment découverte à Horodnica. Les fouilles ultérieures decouvriront certainement

[1] H. Schmidt, *Cucuteni in der oberen Moldau, Rumänien* Berlin 1932, pl. X.

[2] *Eurasia Septentrionalis antiqua*, XI, p. 134 et suiv.

[3] L'auteur a tiré parti de la collection privée de materiaux du professeur T. Sulimirski, qu'il s'empresse de cordialement remercier.

de nouveaux matériaux et feront enregistrer des observations nouvelles, qui permettront d'étudier dans les détails cette forme nouvelle de la culture néolithique que l'on ne connaisait pas jusqu'ici en Pologne.

---

15. URBAŃCZYK ST.: **Polskie zdania poboczne rozpoczynane wyrazem »co«.** *(Les propositions subordonnées commençant par »co« en polonais)*[1]. Séance du 13 mars 1939

Dans la première partie de son travail, qui expose le système et la genèse du sujet, l'auteur décrit les propositions subordonnées, leur développement et les locutions elliptiques qui en sont originaires.

1. Le pronom interrogatif *co*, groupé avec le génitif partitif, a pris le sens de »ile« (combien). Il commence les propositions complétives, aujourd'hui beaucoup plus rares qu'en vieux polonais, ainsi *Patrzaj, co Herbortów poginęło* Orzechowski. Des propositions relatives avec *co* dans le sens de »ile« existent depuis le début du polonais écrit, ainsi *Co było młodzieży w stolicy, wszyscy niemal potracili głowy* Kraszewski, *Więc co miał w oczach skier, wszystkie zapalił* Słowacki. Il en est de même pour les relatives-attributs, ainsi *Wszytkę majętność, co jeno jej mam, tobie oddaję* Skarga.

Sur le modèle de la corrélation *tyle-ile* il s'est formé une corrélation *tyle-co* tantôt dans les phrases complètes, tantôt dans les phrases elliptiques. *Nigdy nie słyszał... tylu wymysłów na Rosję, co w tym czasie* Dąbrowska; *O! życzeń tyle, co nędzy* Goszczyński. Rares sont les phrases comme celles-ci: *Tyle tylko mam, co tego Tytusa i Andzię* Nałkowska; *Dziewczyna nie tyle szła, co unosiła się w wilgotnej pogodzie* Kuncewiczowa.

[1] Cf.: Z. Klemensiewicz, Osobliwsze funkcje syntaktyczne wyrazu *co* w gwarach ludowych — La fonction particulière de »co« dans les dialectes populaires (C. r. de l'Ac. Pol. Sc. et L. XLIII 146—8). — St. Urbańczyk, Wartość składniowa polskich tekstów gwarowych — L'importance des textes polonais dialectaux pour la syntaxe (ib. 275—82). — Le même, Wyparcie st.-polskiego względnego *jen, jenże* przez pierwotnie pytajne *który*. — L'élimination du vieux polonais *jen, jenże* par l'ancien interrogatif *który*. (Mém. de la Classe de Phil. XV, 1).

Au même groupe appartiennent les locutions: *co sił*, *co tchu* et les vieux polonais *co w skok*, *co z mocy*, *co z gardła* formés sur les précédents.

2. A propos des propositions complétives dans le genre de: *Podaj mi to*, *co leży na stole*, l'auteur examine les faits où le pronom démonstratif manque dans la proposition principale. Il manque rarement aux cas obliques ou après une préposition, ainsi *Nie dotykajcie się*, *czso k nim przysłucha* Bible de Saroszpatak; *Zebrałem się*, *w com ta miał* Wyspiański.

3. Des phrases comme: *Co wziął*, *to wziął*; *co się upił*, *to się upił*; *co matka*, *to matka* sont des moyens expressifs pour rendre le sens de »il a pris beaucoup«, »il a beaucoup bu (s'est enivré)«, »une très bonne mère« ou bien le sens de »malgré tout il a pris, il a bu; elle est pourtant mère«.

4. Les phrases telles que *Co lepsza*, *nigdy nie mówił*, *nie pisał* Słowacki; *Co mnie do niego przekonało*, *to wielka otwartość i niezależność sądu* sont, d'après l'auteur, la composition de la réelle question avec la réponse, mais le caractère interrogatif se perd souvent dans ce complexe.

5. Les formules judiciaires polonaises du moyen âge contiennent des phrases toutes particulières, p. ex. *Czso Krzywosądowi ukradziony konie, tego Sędziwoj użytka nie ma.* L'auteur les croit être dérivées du type *Co uczynił*, *to uczynił na swoim*; *co ukradł krów*, *to ukradł z jego rozkazu.*

6. Sur le modèle latin probablement se sont formées, très rares dans les dialectes, les phrases relatives qui expliquent la phrase principale entière. Là, tout à fait exceptionnellement, apparaît un *co* invariable avec la forme correspondante du pronom anaphorique *Sypia po obiedzie*, *co dawniej tego nie robił.*

7. *Co* peut remplacer le relatif *który* qui commence la phrase complétive (phrase sujet, objet, prédicat) ou attributive. Il n'est pas alors variable; la forme casuelle peut être indiquée, sans que cela soit nécessaire pourtant, par le pronom anaphorique: *Patrzał tym białkiem, co w nim pełno czerwieni* Leśmian, mais *zginąć nam i przestać tym, cośmy byli narodem* Konarski. Le pronom anaphorique n'est pas employé lorsque *co* indique le nominatif (à l'exception de Kazania gnieźn. — Sermons de Gniezno). Un pronom personnel peut aussi être anaphorique. *I ja, zawadyjaka sławny w Litwie całej*, *Co przede mną największe pany nieraz drżały* Mic-

kiewicz. Lorsque la phrase attributive commence par *gdzie*, le correspondant syntaxique en est *co tam*: *Ten nowy sklepik, cośmy tam raz owoce kupowali.* Dans le langage familier apparaît souvent la particule *to*: *Duży Albin, co to doskonale czyta* Boguszewska.

Fréquentes sont les ellipses des phrases Nr. 2 et 7. *My w to wierzymy, co i wy*; *Podobnymi słowami, co i list jej*; *Żadne miasto nie prowadzi równie nieporządnego życia, co Warszawa* Iwaszkiewicz. Liée génétiquement avec le groupe 7 est l'expression *co żywo* »le plus vite (vivement) possible«, primitivement *co jest żywe* »ce qui vit«.

8. Il a existé jusqu'à la fin du XIX-e s. des phrases d'énonciation contradictoire: *Co przed tym Moskal prowadził Litwina, to go już Litwin za brodę ciągnie* Pasek.

9. On trouve souvent encore aujourd'hui des phrases énonçant l'action répétée: *Co wspomni swe sprawy, poziewa* Rej; *Co krok stąpię, to drzewo* Boguszewska.

Co indiquant le temps et l'action non répétée est rare: *To się stało wtedy, cośmy byli w kinie.* Un supplément sans valeur et sans nécessité est *co* dans les phrases comme celles-ci: *Ledwie co wyjechał z lasku, znowu krzyk* Krasicki; *Co tylko u drzwi stanął, padu na kolana* Staszic, car on peut dire aussi bien: *Ledwo wyjechał... Tylko u drzwi stanął...* etc.

De ces phrases à l'action répétée dérivent les locutions *co rok, co chwila.* Les formes *co godzinę, co godziny, co roku* ont été créées plus tard sur le modèle ordinaire des génitifs et des accusatifs de temps. Le type *co roku* entre en usage général à partir de la fin du XVIII-e s. sous l'influence des écrivains originaires des marches russes. Le type *co chwilę,* ne vient que de la moitié du XIX-e s.

10. La littérature d'il y a longtemps et les dialectes connaissent le *co* causal: *Fortunę ślepo starzy malowali; toż tym działali, co jej łaskę znali* Rej; *Odcięni lod siekierami, co było morze jeszcze z brzegu nie puściło* Pasek.

11. Rares dans la littérature et très fréquentes dans les dialectes sont les phrases consécutives: *Hajdamactwo... zsiekło mię na miazgę, com się ledwie wylizał* Kraszewski.

12. Il en est de même avec les propositions finales: *Przyszli rano z naczyniem, iżby go zjęli i z maściami, coby ji pomazali* Opeć; dialectal. *dasz pozór, co nie uśniesz.*

13. Rarement dans la vieille langue littéraire, mais très souvent dans le polonais dialectal *co* dit »że«: *Za tę szkodę, co jego młyn dzierżał* l'année 1399 (formules judiciaires); *debuit poprzysiąc, co mu Jan zawadził in predicto ujazd* 1395 (formules judic.); *Żal mi, co nikogo żywcem nie mam* Pasek.

On retrouve la plupart de ces types-là dans les différentes langues slaves, surtout en petit-russe.

La partie historique et philologique examine en détail la relation entre le pronom *który* et *co*. L'auteur y constate, avec une certitude absolue, qu'à partir de 1400 *co* dans le langage parlé est aussi fréquent que *który*; il prédomine un peu en poésie, mais il est rare dans les écrits à caractère scientifique. Il est pourtant deux périodes, celle aux environs de l'an 1500 et la période du positivisme, où l'on évitait singulièrement *co*. Aujourd'hui il ne s'emploie que comme nominatif; on le rencontre beaucoup en cette fonction dans la poésie. La méfiance à l'égard de l'emploi de *co* peut être expliquée par l'influence du latin, par la soi-disant logique et par la crainte de sortir de la langue littéraire, ce qui arrive surtout à l'époque où faiblissent les traditions de culture intellectuelle.

---

16. WITKOWSKI ST.: **Topografia Carthago Nova a Polibiusz.** ***(La topographie de Carthago Nova et Polybe).*** Séance du 27 mars 1939

Ce travail sera publié dans le Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie, numéro supplémentaire 5.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1939

Archiwum Filologiczne nr 13. Kraków 1939, 8⁰, str. 63. *(Archives de Philologie nr 13. Cracovie 1939, 8⁰, p. 63).*

Treść: G. Schnayder: De Heraclidis descriptione urbium Graeciae. *(Contenu: G. Schnayder: De Heraclidis descriptione urbium Graeciae).*

Archiwum Filologiczne nr 14. Kraków 1939, 8⁰, str. 45. *(Archives de Philologie nr 14. Cracovie 1939, 8⁰, p. 45).*

Treść: M. Brożek: De Calliae tragoedia grammatica. *Contenu: M. Brożek: De Calliae tragoedia grammatica.*

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classse de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N⁰ 4—6 I—II, Avril—Juin 1938. Kraków 1938, 8⁰, p. 53—107.

Treść: Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1938, p. 53. Séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, p. 55. Bibliographie pour avril—juin 1938, p. 106. Résumés: St. Ciesielska-Borkowska: Le mysticisme espagnol et son infiltration en Pologne, p. 58. K. Dobrowolski: Recherches sur les groupements ethnographiques des Carpathes Occidentales, p. 63. K. Dobrowolski: Contributions aux influences roumouno-balcaniques dans la culture populaire des Carpathes Occidentales, p. 68. R. Dyboski: Matthew Arnold and English Intelectualism, p. 73. M. Gębarowicz: Vitruve en Pologne au XVe s. p. 80. S. Harassek: L'oeuvre littéraire telle que la conçoit Romain Ingarden, p. 84. J. Hulewicz: La lutte des femmes polonaises au XIX-ème siècle pour acquérir l'instruction universitaire, p. 87. J. Kostrzewski: Les rapports entre la phase la plus récente de la culture lusacienne et la culture des tombes à fosse de la période tardive de La Tène, p. 91. T. Kowalski: Kipčakische Lehnwörter in der Sprache der polnischen Armenier, p. 96. G. Schnayder: Der Heraclidis descriptione urbium Graeciae, p. 98. I. Zarębski: Les relations d'Enée Piccolomini avec la Pologne et les Polonais p. 100.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 7—10 I—II, Juillet—Décembre 1938. Kraków 1939, 8°, p. 109—61.

Treść: Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1938, p. 109. Bibliographie pour juillet—décembre 1938, p. 159. Résumés. M. Brożek: De Calliae tragoedia grammatica, p. 111. Wł. Czapliński: La Pologne, le Brandenburg et la Prusse en 1632—48, p. 114. R. Jamka: Compte rendu des fouilles de Mieścisko à Zawada Lanckorońska, district de Brzesko, p. 118. W. Klinger: Beiträge zur Kenntnis des epischen Kyklos, p. 120. R. Knapowski: Das Aerarium Saturni oder der Schatz des römischen Volkes (Untersuchung über das römische Finanzwesen zur Zeit Trajans), p. 125. G. Leńczyk: Les résultats des fouilles préliminaires dans la partie sud de l'enceinte fortifiée, appelée Zamczysko, à Zawada Lanckorońska sur le Dunajec, dans le district de Brzesko, p. 133. T. Lewicki: La Pologne et les pays voisins dans le Livre de Roger de al-Idrīsī, géographe arabe du XII[e] siècle (VI 3 et des fragments du VI 4). Observations générales, texte, traduction, matériel toponymique des cartes et le commentaire onomastique, p. 137. K. Maleczyński: Bemerkungen über den Lehnseid Boleslaus' III. von Polen im Jahre 1135, p. 141. S. Mikucki: La création de notaires publics impériaux dans les diocèses de Cracovie et de Lwów aux XIV[e] et XV[e] siècles, p. 145. K. Nitsch: De l'accent sur l'initiale en polonais, p. 148. J. Safarewicz: Les désinences moyennes primaires de l'indoeuropéen, p. 149. T. Sinko: L'érudition classique d'Orzechowski, p. 156. S. Urbańczyk: L'importance des textes polonais dialectaux pour la syntaxe, p. 157.

Kutrzeba St.: Polska Akademia Umiejętności 1872—1938. Kraków 1939, 8°, str. 51 + 12 tabl. *(L'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres 1872—1938. Cracovie 1939, 8°, p. 51 + 12 pl).*

Kwartalnik Filozoficzny, t. XV, zesz. 4. Kraków 1938, 8°, str. 291—386. *(Revue Trimestrielle de Philosophie, t. XV, fascic. 4. Cracovie 1938, 8°, p. 291—386).*

Treść: J. Pieter: Natura ludzka, str. 291. I. Dąmbska: Konwencjonalizm a relatywizm, str. 328. N. Łubnicki: O wartości zasady ekonomii, str. 338. St. Agatstein: William James jako psycholog i filozof religii, str. 355. Sprawozdania, str. 372. Książki i Czasopisma, str. 384. *(Contenu: J. Pieter: La nature humaine, p. 291. I. Dąmbska: Le conventionnalisme et le relativisme, p. 328. N. Łubnicki: Sur la valeur du principe d'économie, p. 338. St. Agatstein: William James comme psychologue et philosophe de la religion, p. 355. Compte-rendus, p. 372. Livres et revues, p. 384).*

L e p s z y K.: Rzeczpospolita Polska w dobie Sejmu Inkwizycyjnego. Kraków 1939, 8⁰, str. X + 428. *(La République Polonaise à l'époque de la Diète Inquisitoriale. Cracovie 1939. 8⁰, p. X + 428).*

P o l s k i s ł o w n i k b i o g r a f i c z n y, tom V, zeszyt 1 (ogólnego zbioru zeszyt 31). (Dąbrowski Jan Henryk—Dembowski Ludwik). Kraków 1939, 4⁰, str. 1—96. *[Dictionnaire biographique polonais, t. V, fascic. 1 (fascic. 31 de la collection complète) (Dąbrowski Jean Henri—Dembowski Louis). Cracovie 1939, 4⁰, p. 1—96].*

P o l s k i s ł o w n i k b i o g r a f i c z n y, tom V, zeszyt 2 (ogólnego zbioru zeszyt 32) (Dembowski Ludwik—Dłuski Kazimierz). Kraków 1939, 4⁰, str. 97—192. *[Dictionnaire biographique polonais, t. V, fascic. 2 (fascic. 32 de la collection complète). (Dembowski Louis—Dłuski Casimir). Cracovie 1939, 4⁰, p. 97—192].*

P r a c e p r e h i s t o r y c z n e nr 2. Kraków 1939, 4⁰, str. 94 + 24 tabl. *(Travaux de préhistoire nr 2. Cracovie 1939, 4⁰, p. 94 + 24 pl.).*

Treść: R. J a m k a, G. L e ń c z y k i K. D o b r o w o l s k i: Badania wykopaliskowe w Piekarach w powiecie krakowskim. *(Contenu: R. Jamka, G. Leńczyk et K. Dobrowolski: Les fouilles à Piekary, arrondt de Cracovie).*

R o c z n i k P o l s k i e j A k a d e m i i U m i e j ę t n o ś c i rok 1937/8. Kraków 1939, 16⁰, str. LXXIII + 182. *(Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, année 1937/8. Cracovie 1939, 16⁰, p. LXXIII + 182).*

R o z p r a w y W y d z i a ł u f i l o l o g i c z n e g o tom LXV nr 6. Kraków 1939, 8⁰, str. 140. *(Mémoires de la Classe de Philologie, t. LXV nr 6. Cracovie 1939, 8⁰, p. 140).*

Treść: L. K a m y k o w s k i: Kasper Twardowski. Studium z epoki baroku. *(Contenu: L. Kamykowski: Gaspard Twardowski. Étude de l'époque baroque).*

R o z p r a w y W y d z i a ł u f i l o l o g i c z n e g o tom LXV nr 7. Kraków 1939, 8⁰, str. 118. *(Mémoires de la Classe de Philologie, t. LXV nr 7 Cracovie 1939, 8⁰, p. 118).*

Treść: T. S i n k o: Erudycja klasyczna Orzechowskiego. *(Contenu. T. Sinko: L'érudition classique d'Orzechowski).*

S t u d i a i m a t e r i a ł y d o h i s t o r i i u s t a w o d a w s t w a s y n o d a l n e g o w P o l s c e nr 7. Kraków 1938, 8^0, str. 48 + 3 tabl. *(Études et matériaux pour l'histoire de la législation synodale en Pologne nr 7. Cracovie 1938, 8^0, p. 48 + 3 pl.).*

Treść: Statuty synodalne Henryka Kietlicza. Opracował A. V e t u l a n i, uwagami uzupełniła Z. K o z ł o w s k a-B u d k o w a. *(Centenu: Les statuts synodaux d'Henri Kietlicz. Par A. Vetulani, notes complémentaires de Z. Kozłowska-Budkowa.*

Table des matières